QVATRE
SERMONS
SVR DIVERS TEXTES,
PRONONCES
A CHARENTON,

Par IEAN DAILLE', *Miniſtre du S. Euangile.*

Et ſe vendent à Charenton,

Par IACQVES AVVRAY l'aiſné, demeurant à Pariſsur le Pont neuf, au Prince d'Orange.

M. DC. XLIV.

A

MADAME,

MADAME DE LA IVRIE.

MADAME,

La faueur, que vous aués faite à ces Sermons de les receuoir en vostre cabinet, & celle que vous y aioutés maintenant de les communiquer au public, vous les a tellement acquis, que i'ay creu, que ce seroit vne iniustice de les y laisser pa-

roiſtre ſans votre nõm. Outre la reconnoiſſance qu'ils vous doivent d'vn traitement ſi obligeãt, leur propre interest m'a porté à leur procurer cét auantage, afin que le iugement, que vous en faites, les eſtimant dignes de la lumiere publique, les recommande à ceux, qui les liront; & que la bonne opinion, que vous en aués, leur donne l'agreement, qu'ils ne peuuent eſperer de leur merite. Auſsi eſt-ce la principale conſideration, qui m'a fait conſentir au ſoin, que vous aués pris de leur faire voir le iour; m'imaginant, qu'ils ne ſont pas tout a fait incapables d'edifier, puis qu'ils ont eu le bonheur de plaire à vne ame ſi

Chrétienne, & si pleinement habituée aux sentimens de la vraye pieté. Pour leur donner toutes les avantages, qu'ils peuuent tirer de votre nom, i'aurois ici MADAME, *a éclaircir, & confirmer la bonté, la pureté, la charité, le zele, & les autres deuoirs, qu'ils recommandent aux personnes de votre sexe, par les exemples, que votre vie en fournit tous les iours. Mais craignant, que cette louange, bien que iuste, & legitime, n'offensast voure modestie, qui se contente des yeux, & de l'approbation de son Seigneur, ie laisseray là ce discours, pour vous supplier seulement* MADAME, *d'auoir*

agreable la liberté, que ie prens, devous adresser ce petit ouurage, ou pour mieux dire la declaration, que ie vous passe en public du don, que ie vous en auois desia fait en particulier. Receués la s'il vous plaist pour vn vray & sincere tesmoignage des ressentimens, que i'ay de la sainte amitié, dont vous m'honorés il y a long-temps, Monsieur votre mari, & vous. Ie prie Dieu de tout mon cœur, qu'il vous conserue tous deux en vne longue & parfaite prosperité, vous comblant de ses plus precieuses graces, & benedictions en son Fils Iesus-Christ nostre Seigneur. Ie vous baise tres-humble-

ment les mains, en qualité.

MADAME,

De Paris, le dernier Decembre 1643.

Votre tres-humble & tres obeissant seruiteur,

DAILLE'

ERRATA.

Pag.	Lig.	Lises,
8.	25.	montrerons.
11.	19.	La
12.	marge.	1. cor. 11. 9.
	6.	gloire
13.	17.	créée
	21.	inegal
	28.	alleguer
		1. cor. 14. 34.
15.	marge.	1. Tim. 2. 14.
	25.	a été
	29.	ſujete
17.	marge.	Plutarque
23.	22.	emploient
28.	12.	d'oreilles
29	20.	eternelle
30.	12.	propreté
	17.	vrai
33.	23.	qualité
37.		19. nos
38.	9.	L'or
39.	9.	filles
	26.	ſe
42	29.	finité

48.	11.	lieu
65	1.	il
107.	28.	& figurément
111.	11.	aboli
114.	12.	teſmoignage
117.	12.	été

SERMON

SVR

LA PREMIERE EPITRE DE S. PIERRE Ch. III. Verset. 1. 2. 3. 4. 5. 6.

1. *Semblablemẽt que les femmes ſe rendẽt ſuiettes à leurs propres maris, afin que meſme, s'il y en a qui n'obeyſſent point à la parole, ils ſoiẽt gagnez ſans parole par la conuerſation des femmes;*
2. *Ayans veu voſtre chaſte conuerſation, qui eſt auec crainte.*
3. *Deſquelles le parement ne ſoit point ceſtuy-là de dehors, qui giſt en entortillement de cheueux, ou parure d'or, ou en accouſtrement d'habits:*
4. *Ains l'homme qui eſt caché, à ſçauoir celuy du cœur, qui giſt en l'incorruption d'vn eſprit doux & paiſible, qui eſt de grand prix deuant Dieu.*
5. *Car ainſi auſsi autresfois ſe paroient les ſainctes femmes eſperantes en Dieu, eſtans ſuiettes à leurs propres maris;*

6. *Comme Sara obeyssoit à Abraham, l'appellant Seigneur, de laquelle vous estes filles en bien-faisant, quand mesmes vous ne craignez point aucun espouuantement.*

COMME le Mariage est la plus ancienne des Institutions de Dieu, qui voulut qu'Adam fust mary auant que d'estre pere, maistre, ou magistrat; aussi est ce la plus importante & la plus necessaire au genre humain. Car c'est la source de toutes les Societez dans lesquelles il se maintient, la pepiniere de ses estats, le fondement de leur eternité & de leur bon-heur. C'est pourquoy tous les Sages qui se sont meslez du gouuernement des hommes, ont eu vn grand soin d'establir le Mariage, & d'en regler les deuoirs, comme nous l'apprenons des escrits qui nous restent des anciens Philosophes & Legislateurs, l'opinion de ceux qui l'ont ou aboly, ou decriée, ayant touſiours esté tenuë par les personnes raisonnables pour vne pernicieuse extrauagance, qui esteint l'honnesteté, qui ruine l'ordre & la distinction des hommes, estouffe les plus saincts & les plus douces de leurs affe-

ctions, & les plonge dans vne confuſion brutale, oſtant du milieu d'eux l'vne des principales differences, qui ſepare leur genre d'auec celuy des beſtes. Mais nulle diſcipline n'a iamais eu plus de ſoin de cette inſtitution, que celle de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt, qui la ramenant à ſon origine, l'a miſe dans le plus haut poinct de ſa dignité, en rendant l'vnion indiſſoluble, & le bonheur accomply, & luy faiſant meſme l'honneur de la prendre pour l'image de cette ſacrée & eternelle communion, qui eſt entre luy & ſon Egliſe. Et neãtmoins Satan fut ſi impudent, que pour rendre le Chriſtianiſme odieux, il ne feignit point de l'accuſer d'eſtre ennemy du Mariage, d'en rompre l'vnion, & d'en violer l'honneſteté. Et pour mieux faire croire ſes calomnies, il ſuffira dés le commencement ie ne ſçay quels abominables heretiques, qui ſous le nom & la profeſſion de Chreſtiens, ſemoient mille erreurs dans le monde, & entre-autres diffamoient le Mariage de tout leur poſſible, comme vne choſe directement contraire à la ſainacteté. Les Apoſtres du Seigneur pour garantir ſa doctrine d'vn ſi vilain blaſme, ont ſou-

uent traicté cette matiere auec vne exacte diligence, recommandant à toutes occaſions l'hõneſteté du Mariage, & en eſtabliſſant magnifiquemẽt les deuoirs.

Vous ſçaués que les Epitres de S. Paul en ſont plaines; celles nommement, qu'il a eſcrites aux Corinthiens, aux Epheſiens, au Coloſſiés, aux Hebrieux, à Timothée, & à Tite; & il nous aduertit notamment en quelque endroit, quel'vne desraiſons, pour leſquelles il deſire queles perſõnes mariées s'acquitent ſi exactement de leur deuoir, eſt

Tite 2. 5. *afin que la parole de Dieu ne ſoit point blaſphemée.* Chers freres, c'eſt ſans doute la meſme conſideration, qui a induict ſainct Pierre à repreſenter ſi au long ces enſeignemens aux fideles dans le texte que nous auons leu. Il les auoit exhortés en general à l'honneſteté & à

1 Pier. 2. 12. la ſanctification, *afin* (diſoit-il) *queles gentils qui detractent de vous, comme de malfaiteurs,* forcés par la lumiere de voſtre conuerſation, *glorifient Dieu au iour de la viſitation.* Puis deſcendant aux deuoirs, ſur leſquels ils eſtoient particulierement calomniés, il les auoit coniurés de rendre toute obeyſſance, & ſoubmiſſion à leurs Superieurs, les ſu-

jets à leurs Magistrats, & les seruiteurs à leurs maistres, & de supporter patiemment tout ce qu'il y auroit de rude en cette seruitude. Maintenant il poursuit, & passe au mariage, formant aussi les mœurs des personnes qui sont en cét estat, & parce qu'en cette societé la femme est la partie sujette, il commence par elle, & puis ordonne au mary de quelle façon il s'y doit conduire. Quant aux femmes il les exhorte premierement à se rendre sujettes à leurs propres maris, en toute humilité & & chasteté; & pour les y porter auec plus d'efficace; il leur met en auant l'excellent fruict qui leur en reuiendra, & à toute l'Eglise; c'est à sçauoir la conuersion de leurs maris, s'ils sont infideles; estant certain qu'il n'y a rien qui agisse plus puissamment sur l'esprit d'vn mary, que l'honnesteté & la soubmission d'vne sage & vertueuse femme. Et parce que ce sexe desire naturellement d'estre agreable, & aime pour cét effet la parure & les ornemens, l'Apostre ne desdaigne point ce soin, & prend la peine (s'il faut ainsi dire) de les vestir & parer luy mesme, leur monstrant quels habits, & quels ioyaux

elles doiuent porter pour gagner les cœurs des leurs maris. Et en fin pour ne rien laisser en arriere, il leur propose és deux derniers versets de nostre texte, diuers patrons de cette nouuelle & diuine mode, qu'il leur a recommandée ; & vn nommement le plus riche & le plus accomply qui soit, á sçauoir Sara la femme du Patriarche Abraham. Ce sont les choses que nous traicterons en cette action, s'il plaist au Seigneur ; Et bien que ce discours regarde particulierement les femmes, si est-ce, freres bien aimées, que nous ne laissons pas d'y requerir de vous l'audience & l'attention, à laquelle vous oblige l'intereſt que vous auez en leur edification pour les liés, soit spirituels, soit temporels, dont le Seigneur vous a vnis auec elles. Ioint que tous les deuoirs qui leur sont icy recommandés, ne sont pas tellement propres á leur sexe, que le nostre n'ait aussi sa part en quelques vns, comme nous le monstrons cy-apres Dieu nous face la grace & à elles & à nous de receuoir l'ordre de son sainct Apostre auec respect, de le mediter auec soin, & de le pratiquer fidelement à sa gloire & à nostre salut. Amen.

Le premier deuoir de la femme, & qui eſt comme le fondement de cette ſaincte alliance, qu'elle a auec ſon mary, eſt la ſuiction; *Que les femmes* (dit l'Apoſtre) *ſe rendent ſuietes à leurs propres maris*; S. Paul ordonne le meſme dans les Epiſtres à Tite & aux Coloſſiens; Et en celle, qu'il eſcrit aux Ephe-ſiens, *comme l'Egliſe* (dit-il) *eſt ſuiette à Chriſt, que ſemblablement auſſi les femmes le ſoient á leurs propres maris.* Et en la premiere á Timothée, *Ie ne permets point* (dit-il) *que la femme vſe d'authorité ſur le mary.* Et ne faut pas s'imaginer, que cét ordre ſoit ſimplement nay de la calamité du temps, comme ſi les Apoſtres n'auoient enioint ceſte ſuiction aux femmes, que pour attirer leurs maris à la profeſſion de l'Euangile, & non qu'elles la deuſſent en effect; ainſi que quelques vns corrompent la ſuiction, á laquelle ils obligent tous les Chreſtiens à l'eſgard des Magiſtrats, diſans, que ce qu'ils en faiſoiẽt, n'eſtoit que pour adoucir par cette volontaire ſouſmiſſion les puiſſances qui gouuernoient alors le monde; non qu'en effect les fideles leur fuſſent ſuiets de droit. Il eſt clair, que les SS. Apoſtres

Tite 2. 5.
col. 3. 10.
Ephe. 5. 24.
1. Ti. 2. 12.

ont presſé cette ſuietion des femmes à l'endroit de leurs maris, comme vne choſe neceſſaire, iuſte & deuë par toute ſorte de droits diuins, & humains, à laquelle elles ne peuuent manquer ſans offenſer Dieu & Ieſus-Chriſt ſon fils, & violer les loix du mariage. Car ils la fondent ſur la nature des choſes, & ſur la volonté de Dieu, qui les a faites, & ordonnées, en tirans meſmes les raiſons dés la premiere creation du genre humain, auant que le peché l'euſt precipité de l'heureux eſtat où il viuoit au commancement dans le deſordre, où il eſt maintenant. S. Paul allegue donc pour la premiere de ſes raiſons, que l'homme a eſté formé le premier, & puis apres Eue, comme Moyſe le rapporte dans la Geneſe. Dieu pouuoit, ſi tel euſt eſté ſon bon plaiſir, les créer tous deux enſemble: Ce qu'il y a mis ceſte diſtinction n'a pas eſté ſans deſſein, mais pour nous apprendre que l'homme eſt le premier, & la femme la ſeconde, l'ordre de leur creation reglant celuy de leur dignité. Il eſt vray que les animaux pour auoir eſté crées auant l'homme, ne laiſſent pas d'eſtre bien bas au deſſous de luy: Mais la di-

G en. 1. 27. & 2. 18.

uersité de leurs especes fait, que l'on n'é peut rien induire á leur aduantage : & qu'il y à mesme suiet d'en tirer tout le contraire, l'ordre de Dieu & de la nature estant de commencer par les choses les plus imparfaites, & de finir par les plus accomplies. Ici où l'homme & la femme sont d'vne mesme espece, crées l'vn & l'autre à l'Image de Dieu, doüés d'vne mesme nature, & capables d'vn mesme bon-heur, l'on ne sauroit s'imaginer autre raison de ce que l'homme a esté creé le premier, & puis la femme quelque temps apres, sinon celle que nous apprend l'Apostre, c'est à sçauoir que l'homme doit auoir l'authorité. Ailleurs dans l'vnziesme chap. de la premiere aux Corinthiens, il met encore en auant deux autres raisons. La premiere est tirée de la maniere de la creation; *L'homme* (dit-il) *n'est point de la femme, mais la femme est de l'homme.* Vous en sçaués l'histoire; Que l'homme ayant esté creé en la perfection de sa nature, ayant mesme desia exercé l'empire qu'il auoit sur les animaux en leur donnant à chacun leur nom, Dieu l'endormit en suite, & durant son sommeil forma la femme de

1. C. 11. 8.

l'vne de ſes coſtes. Ce procedé ſi myſterieux nous monſtre, que la femme eſt vne portion de l'homme; qu'elle luy appartient, comme née du ſien, & doit rapporter ſa vie au contentement de ſon Adam, puis que c'eſt de luy qu'elle tire l'origine de ſon eſtre. L'autre raiſon de l'Apoſtre eſt priſe de la fin de noſtre creation; qui prouue ceſte verité encore plus clairement, que
1. C. tout le reſte; *L'homme* (dit-il) *n'a pas*
11. 9. *eſté creé pour la femme, mais la femme pour l'homme.* Adam ne fut creé que pour la gloire de ſon Seigneur à ſon Image & ſemblance, ſans que l'Eſcriture nous apprenne, que Dieu ait eu aucun autre deſſein en le formant. Mais quant à Eue, elle nous enſeigne expreſſément ce que dit S. Paul, qu'elle fut faite pour Adam: Car Dieu voyant qu'il n'eſtoit pas bon que l'homme fuſt ſeul, *Faiſons luy* (dit-il) *vne aide pour l'aſſiſter*, ou (comme on le peut auſſi expliquer) *vne aide ſemblable a luy*; où vous voyés, que le contentement, & le ſoulagement de l'homme, & en vn mot ſon bien fut le deſſein, & la fin de la creation de la femme. Or ſans difficulté la fin eſt plus excellente, que les

moyens, & le ſujet pour qui l'on fait vne choſe va deuant ce qui eſt fait pour luy. D'où vient que l'Apoſtre ne feint point d'appeller l'homme à cét eſgard, *l'Image & la gloire de Dieu*, & la femme *la gloire de l'homme*; c'eſt à dire le ſujet où reluit la gloire & la dignité de l'homme; comme en l'homme ſe voit celle de Dieu. Ces raiſons concluent éuidemment, mes freres, que ceſt ordre euſt eu lieu dans le Paradis meſmes, quand bien le peché ne nous en euſt point chaſſés. La Sainctteté & le bonheur de la femme ne l'euſt pas empeſchée d'eſtre ſuiette à l'homme, puis que c'eſtoit apres luy, de luy & pour luy qu'elle auoit eſté crée En effet puisqu'é toute ſocieté il y doit neceſſairemét auoir quelque ordre, quelque diſtinctiõ de Superieur & d'inferieur, n'y ayant rié de plus inal & de plus contraire à la ſubſiſtence des choſes, que la confuſion & l'vniforme égalité: Il faut aduoüer qu'il y euſt eu vn Superieur en la ſocieté qu'Adam & Eue euſſent faite enſemble dans l'eſtat d'integrité, où le mariage euſt eu lieu, & ne faut point alleguer qu'a ce compte le bon-heur de la femme n'euſt pas eſté accomply. C-

1. C. 11 7.

cette iuste & legitime dependance ne l'euſt nullement troublé; au contraire elle en euſt fait partie; & euſt eſté l'vn des principaux fonds du contentement & de la gloire de la femme. Comme le corps des fidelles apres la reſurrection ne laiſſera pas d'eſtre parfaictement heureux, quoy qu'il doiue eſtre à iamais aſſuietty à l'ame; & les Anges, qui obeyſſent ne laiſſent pas de iouyr d'vne parfaite felicité, bien qu'ils dependent de celuy qui les gouuerne. La ſuiction ne rend les perſonnes mal-heureuſes, que lors qu'elle eſt inuolontaire. Elle n'a rien de faſcheux, où la volonté de celuy qui obeyt eſt meſme que de celuy qui cõmande. Encore auiourd'huy dans ces ruines du monde où nous viuons, combien y a il de femmes, à qui l'honneſteté & l'amour de leurs maris rend ceſte ſorte de ſuietion ſi douce, qu'elles l'aiment mieux, que leur propre vie? qu'elles en font leur gloire, & ne voudroient pas l'auoir changée pour tous les Empires de la terre? l'aduoüe que le peché y a apporté vn grand changement; & que ce qui euſt fait partie du bon-heur de la femme dans l'eſtat d'innocence, luy eſt deuenu vn

ſuplice par l'arreſt du iuſte Iuge. *Tes* Gen.
deſirs (dit-il) *ſe rapporteront a ton mary*, 4. 16.
& il aura ſeigneurie ſur toy; & c'eſt ce
qu'entend S. Paul par la loy qu'il allegue
à ce propos au 14. de la premiere au Co- Cor.
rinthiens. Mais elles doiuent premie- 41. 34
remeut conſiderer, que c'eſt la volonté
de Dieu noſtre ſouuerain Seigneur, à
laquelle il eſt raiſonnable, qu'elles aſ-
ſuiettiſſent le mouuement de la leur,
ſupportant doucement la condition
où il les a reduites, ſans plus alleguer
(comme les femmes du monde) que
ce ſont les hommes qui ont fait les loix.
Puis la iuſtice de ceſte diſpoſition eſt
toute éuidente: Car puis que la femme
preſta la premiere l'oreille au ſerpent,
& fit pecher l'homme par la ſeduction
de ſa parole & de ſon exemple, il eſt
raiſonnable qu'elle perde l'authorité,
qu'elle vſurpa ſi mal-heureuſement. Et
c'eſt ce que l'Apoſtre met auſſi en auant
ſur ce ſuiet, *Ce n'a pas eſté Adam* (dit- 1.
il) *qui a eſté ſeduit*; *mais la femme ayant* Tim.
eſté ſeduite n'eſté en tranſgreſſion. Elle a 2. 14.
ouuert la porte à l'ennemy; elle a vio-
lé le ſeau de Dieu & trahy le Paradis.
Apres vne ſi horrible faute, comment
ſe peut-elle plaindre d'eſtre ſuiette?

Pleuſtà Dieu, qu'elle l'euſt touſiours eſté! Nous ſerions encore heureux. Ce qu'elle s'émancipa, & entreprit iniuſtement de conduire celuy qu'elle deuoit ſuiure, eſt la ſeule cauſe de noſtre commun mal-heur. Si la mauuaiſe humeur de ſon mary, ou la ſienne propre, luy rend ceſte ſuiction faſcheuſe, qu'elle ſe ſouuienne, que ce ſont les fruicts de ſa faute. Mais vous Chreſtiennes, que le nouuel Adam appele à vn bon-heur tout autre, que n'eſtoit celuy que vous auésperdu, penſés encore que ſa croix a changé la nature de ces choſes. Cheriſſés cette chaiſne, que le ſeul peché rend faſcheuſe aux autres. Faites voſtre ornement de ce qui leur eſt vn ſupplice; Que voſtre vertu tourne en vn bel or ce fer qui leur eſt ſi rude. Ou voſtre patience rendra vos maris plus doux; ouleur rigueur vous vaudra vne couronne: ce diuin eſpoux que vous ſerués en eſprit, eſtant trop bon pour laiſſer ſans recognoiſſance ce que vous aurés ſouffert pour l'amour de luy. Prenez ſeulement ſa volonté pour regle de voſtre ſuiction. Car ia n'aduienne, que vous l'offenciés pour obeïr à vos maris. Le reſpect que vous leur

deuës, ne va pas iuſques-là. I'aduoüe qu'en toutes autres choſes vous eſtes obligées à leur complaire ; & S. Paul l'a ainſi ordonné, *Que les femmes* (dit-il) *ſoient ſuiettes en toutes choſes*. Mais quand leurs deſirs choquent les commandemens de Dieu, vous eſtes diſpenſées d'y obeyr. Vn Philoſophe Payen reglant les deuoirs des femmes tar-tes oblige à n'auoir, à ne recognoiſtre, ny ſeruir d'autres Dieux que ceux de leurs marys: Mais ce n'eſt pas merueille qu'il faſſe ſi bon marché de la religion, puis qu'il ne cognoiſſoit que la fauſſe : Vous qui eſtes inſtruites en la vraye, en celle qui nous vnit à Dieu, & nous donne l'immortalité, vous ne deué iamais la quitter ; vous deués pluſtoſt ſouffrir mille morts, que d'offencer l'eſpoux de vos ames, pour gratifier ceux de vos corps. Seulement ſuis-ie d'auis, que pour leur approuuer voſtre conſtance, vous leur rendiés dautant plus de ſouſmiſſion ès autres choſes, que plus vous leur teſmo'gnerez de vigueur & de fermeté en la religion, & c'eſt ce qu'entend icy l'Apoſtre, quand apres vous auoir ordonné la ſuiettion à vos maris, il adiouſte (comme vous

5. 24

Plu-tarq. dans les preceptes du mariage.

voyés) *afin que si mesme il y en a qui n'obeyssent point a la parole, ils soient gagnés sans parole par la conuersation des femmes, ayans veu vostre chaste conuersation, qui est auec crainte.* Puis que le mariage est la plus estroite de toutes les societés humaines, la communion la plus douce & la plus intime, qui conioint deux personnes en vne seule chair, il est à souhaiter qu'il ne se contracte qu'entre des parties les plus égales qu'il est possible, la dissimilitude & la contrarieté y apportant naturellement la discorde & le mal-heur. Mais il n'y a rien où la concorde des parties soit plus necessaire, qu'en la religion, la chose la plus importante aux hommes, & pour ce siecle, & pour l'autre. C'est pourquoy l'Apostre commãde aux personnes fideles qui veulent entrer en cette
1. Cor. 7. 39 cõdition, de ne se marier, *qu'en Nostre Seigneur* c'est à dire à vne partie, qui serue aussi Iesus Christ auec nous; & les mal-heurs où tombent ceux, qui violẽt ceste ordre, nous en iustifient assez la necessité. Ce fut ceste bigarrure, qui perdit l'Eglise dés le commancement, lors que les fils de Dieu conuoitans la beauté des filles des hõmes, s'allierẽt

auec elles. Ce mal-heureux meſlange Gen.
ſouilla leurs meurs, ruina leur pieté, ir- 6.
rita le Ciel, & deſola finalement la terre,
l'inondant de deux deluges, de celuy
de l'idolatrie premierement, & puis en
ſuitte de celuy des eaux, qui extermina
toute chair. Ce fut encore ceſte biga-
rure, qui long-temps depuis débaucha
Salomon de la crainte du vray Dieu, &
plongea le plus ſage de tous les hom-
mes dans le plus brutal de tous les vices.
Et ſans aller foüiller dans les ſiecles paſ-
ſés, c'eſt cette meſme peſte, qui nous
perd tous les iours tãt de perſonnes, hõ-
mes, femmes, enfans; qui fait ſuccom-
ber la pieté ſous la ſuperſtition, &
ſeme la profeſſion de l'erreur dans les
familles les plus zelées à la verité; la
iuſte vengeance de Dieu abandonnant
à la laſcheté, & au menſonge ceux qui
preferent leur paſſion à ſa volonté, &
font ſi peu d'eſtat de ſon alliance, qu'ils
n'ont point de honte de commencer
le plus important traicté de leur vie
par l'offence de ſon Nom, & l'outrage
de ſon ſeruice. Quand il n'y auroit que
ceſte conſideration, iamais vne perſ-
ſonne vrayement craignant Dieu, ne
ſe iettera dans ces pieges, pour eſtre

toute sa vie dans vne peine, d'où il ne se peut tirer, qu'en s'abandonnant auec ses enfans à la damnation eternelle. Mais ceste bigarrure suruient quelquefois dans les mariages desia faits où elle n'estoit pas au commencement, quand l'vne des parties quitte la profession en laquelle ils auoient esté liés, comme quand de l'erreur, qui leur estoit commune, elle vient à la verité, ou au contraire renonce a l'Euangile pour suiure la superstition. La diuersité, qui eust deu empescher le mariage de se faire, ne le rompt pas alors, pource qu'elle le treuue desia fait. Et c'est en cette occasion où Dieu appele ses enfans à vne rude espreuue; & où ils ont grand besoin d'implorer sa grace contre la tentation, trauaillant continuellement à la conuersion de leur partie par œuures & par parole. Que l'homme y employe ce que Dieu luy donne de legitime authorité dans le mesnage; que la femme s'y serue de la suietion, à laquelle elle est obligée. La suietion a aussi ses charmes, & est souuent aussi puissante que l'authorité. C'est ainsi que Monique, mere de S. Augustin, gagna autrefois Patrice sō mari, hōme

d'ailleurs colere & faſcheux : la modeſtie, la conſtance, douceur & honneſteté de cette ſaincte femme, ayant enfin vaincu la fierté & la rudeſſe de ſon eſprit. C'eſt ainſi que Domitta conuertit ſon mary proche parent de l'Empereur Domitian: & Clotilde le Roy Clouis, le premier Chreſtien de nos Roys. Nos peres nous ont raconté diuers exemples de meſme nature, & par la grace de Dieu nous en auons veu quelques vns. Mais il faut confeſſer à noſtre honte, qu'ils ſont deuenus fort rares. Ce n'eſt pas que les cœurs des hommes ſoient autrement faits, que jadis ; ou que la ſuperſtition ſoit deuenuë plus forte, ou plus charmãte qu'elle n'eſtoit alors. Noſtre foibleſſe eſt la ſeule cauſe de ceſte difference : Car ie parle en commun à l'vn & à l'autre ſexe, eſtant difficile de iuger lequel des deux s'acquite le moins mal de ſon deuoir. Nous n'auons plus de zele ; le Nom de Dieu & de ſon Chriſt ne nous touche plus : le monde & la chair ont remply toutes nos affections ; & nous ſemble que c'eſt beaucoup de nous conſeruer nous meſmes dans la profeſſion de la pieté, & que d'y attirer

les autres, ſeroit entreprendre ſur la charge des Paſteurs: Viuans dans cette negligence, ce n'eſt pas merueille ſi la ſuperſtition qui eſt actiue & ardente, à la force de nous reſiſter, & meſmes (ô mal-heur!) de nous ſeduire quelquefois. Car il ſe trouue bien plus de femmes corrompuës par l'erreur de leurs maris, que d'hõmes corrigés par la foy de leurs femmes. Fideles repreñés voſtre zele, & trauailles courageuſement à vne œuure ſi importante. Il y va du ſalut des plus cheres perſonnes, que vous ayez au monde, qui ne font qu'vn meſme corps auec vous. Ne ſouffrés point que Satan triomphe de la moitié de vous meſmes. Que le Ciel au ſortir d'icy vous reçoiue tous entiers, & voye vny en la poſſeſſion de l'Eternité ce qu'il auoit veu conioint en la iouyſſance du ſiecle. Féme, penſés particulierement, quel contentement & quel honneur ce vous ſera de gagner celuy que vous perdiſtes autrefois; d'eſtre le moyen & l'organe de ſon inſtruction & de ſon ſalut, au lieu que vous le fuſtes au commencement de ſa ſeduction & de ſa ruine. Qu'elle ſera voſtre gloire, quand vn

iour dans l'aſſemblée des Anges & des hommes, vous preſenterés ce gain au Maiſtre ? quand voſtre Adam luy dira, non comme le premier iadis, *La femme que tu m'auois donnée pour eſtre auec moy m'a fait pecher* ; mais tout au contraire, *Ceſte aide Seigneur, que i'ay receue de ta benediction, m'a retiré de l'erreur. C'eſt elle qui m'a fait tien, qui m'a enſeigné le vray arbre de ta vie, qui m'y a conduit, & m'a fait mãger de ſes fruicts?* Et ne faut point icy alleguer qu'il eſt malaiſé de gagner ceux, que la parole de Dieu ne peut vaincre. Ce qu'ils y reſiſtent ne vient, que de ce qu'ils ne l'eſcoutent pas. Vne femme à mille moyens de leur oſter cette haine, qu'ils portent à la verité : Et l'Apoſtre ne leur ordonne pas de faire des ſermons à leurs maris. Ce ſeroit vne choſe importune & plus capable de les rebuter, que de les attirer. Il veut qu'elles s'employent à ce deſſein vne predication muete, vne conuerſation *chaſte & humble*, plaine de ſouſmiſſion, de pureté, & de douceur. Or il n'entend pas ſeulement, que la femme fidele garde inuiolable la foy, & l'honneur de ſon lit, à quoy elle ne peut manquer ſans perdre le nom de

femme, & sans deuenir vn monstre digne de la malediction de Dieu, & des hommes. Il veut que la chasteté reluise en toute sa vie; & que la pureté de ses propos, que la grauité de ses actions, & la saincteté de toute sa conduite, tesmoigne à chacun l'honnesteté de son ame. Mais il adiouste encore, que sa conuersation *soit en crainte*, c'est à dire humble, & respectueuse, selon le sens ou il prend ordinairement ce mot, comme quand il nous ordõne cy dessous de *res-*

1. Pierr. 3. 15. *pondre en crainte* c'est à dire auec reuerence, *a chacun qui nous demande raison de l'esperance, qui est en nous*. Ceste douce & respectueuse humilité est la propre vertu des femmes, la couronne de leurs meurs, & la vraie gloire de leur sexe. L'Apostre la ioint ici fort à propos auec la chasteté; parce qu'il y en a que leur pudicité rend fieres, & qui s'imaginent que ceste vertu leur acquiert le droit d'estre insolẽtes Mais elles s'abusent bien fort. Car la fierté est tousiours importune, & n'y a point de chasteté quelque exquise qu'elle soit, qui la puisse rendre agreable. Si vous voulés armer vostre conuersation de la force necessaire pour persuader vos maris, ioignés

la

la modeſtie à la chaſteté ; Que la douceur & la ſouſmiſſion de l'vne tempere la grauité & l'auſterité de l'autre. Vous ne viurés pas long temps de ceſte ſorte auec vn mary, que vous ne gagniés ſon cœur Car il n'y a point d'ame ſi dure, que les rayons d'vne ſaincte & humble conuerſation n'amolliſſent en fin peu à peu. Elle vient ſouuent à bout de ce que la force & l'authorité ne ſçauroit vaincre ; comme vous voyés que ceſte belle & douce lumiere du Soleil fond en peu de temps ſans effort, ce que toute la violence de la Bize n'auoit fait que reſſerrer & endurcir. Apres tout, ſi vos ſoins demeurent ſans effect à l'eſgard de vos maris, la benignité de Dieu ne les laiſſera pas ſans recognoiſſance. Vous ne pouués eſtre fruſtrées de ſon ſalaire, quelque ſoit d'ailleurs le ſuccés de vos peines. Telle eſt en general la ſuiettion, que les femmes ſont obligées de rendre à leurs maris. Car ſi elles la doiuent à ceux qui ſont de contraire Religion nonobſtant cette difference ; combien plus à ceux qui craignent & ſeruent Dieu auec elles ? qui adorent vn meſme Chriſt, & aſpirent à vne meſme immortalité ? Voyons

maintenant comment l'Apostre veut, qu'elles se parent ; *Que leur ornement*, (dit-il) *ne soit pas celuy de dehors, qui gist en entortillement de cheueux, ou parure d'or, ou en accoustremens d'habits, mais l'homme, qui est caché, assauoir celuy du cœur, qui gist en l'incorruption d'vne esprit doux & paisible, qui est de grand prix deuant Dieu.* Nostre nature consistant en deux parties, le corps, qui se void au dehors, & l'esprit qui l'anime & le meut au dedans, c'est vne vieille & commune erreur dans le monde, que les femmes doiuent principalement auoir soin de parer & d'embellir la premiere, sans se trauailler beaucoup de l'autre, sinon autant que ses perfections peuuent seruir à rendre leur pratique plus agreable. D'où vient, que celles du monde mettent la pluspart toute leur estude & leur temps en cela. Elles en font leur art & leur philosophie ; comme si toute la perfection de leur estre & leur souuerain felicité ne consistoit qu'à paroistre belles. L'Apostre leur arrache ceste vanité de l'esprit, & leur monstre que leur vraye parure est bien autre ; Que Dieu leur ayant donné vne ame capable d'vne beauté in-

comparablement plus excellente que celle du corps, elles doiuent trauailler à l'orner, & à l'enrichir, & ne s'amuſer pas à peigner & à coiffer le dehors ſeulement : Pour bien prendre ſon intention il faut conſiderer, qu'il ne leur defend pas abſolument d'auoir ſoin de leur corps. Car premierement ny la netteté, ny la propreté n'eſt pas vn crime. Et quant aux habits, ſainct Paul ne leur permet pas ſeulement, il leur cómande expreſſément d'en porter d'honneſtes, & qui outre leur principal vſage (qui eſt de defendre le corps contre les iniures de l'air) donnent encore quelque ornement à leur perſonne. Il ne faut pas douter non plus, que ces ſainctshommes n'approuuent la diſtinction que font les habits entre les diuers ordres du genre humain, ſeparans comme marques & liurées les cõditions les plus releuées d'auec celles qui ſont au deſſous, & qu'ils ne laiſſent par conſequent à quelques-vnes des femmes l'vſage du veloux, du ſatin, & de la pourpre, de l'or, de l'argent, & des pierreries. Car Dieu eſt l'autheur de toute ceſte belle diuerſité, qui ſe trouue entre les cõditions des hõmes, entre

1. Tim. 2. 9.

les iours, les lieux, & les circonſtances de leurs affaires ; Il en a luy-meſme marqué quelques-vnes par la difference des habits ; comme vous voyez que ſous le vieil Teſtament ſes Roys, ſes Preſtres, ſes Miniſtres eſtoient autrement veſtus que le commun ; & autrement encore en certaines feſtes & ſolennitez, qu'à leur ordinaire. Nous ne liſons point que Rebecca ſoit
Gen. 24.47 blaſmée d'auoir receu & porté les braſ-
Exod 35.22 ſelets d'or, & les pendans d'oreilles, qui luy furent dõnés de la part d'Iſaac
2. Sam 13. & les offrandes du peuple de Dieu pour le ſanctuaire, monſtrent que l'or & l'argent & les ioyaux faiſoient partie des ornemens de leurs femmes ; & vous voyés que long temps depuis les filles du Roy Dauid eſtoient veſtuës beaucoup plus magnifiquement que le commun. Ce ſeroit vn chagrin plein d'extrauagance, de vouloir abſolument oſter à tout le genre humain l'vſage des eſtoffes, des metaux, & des pierreries que Dieu n'a pas creés inutilleme̅t. Et quoy que l'on nous parle d'humilité & de modeſtie, c'eſt vn ſecret orgueil, ou vne auarice cachée, qui fait deſirer ceſte confuſion. La modeſtie

ſe peut auſſi bien exercer dans le veloux, que dans le bureau; & l'orgueil ne ſe loge pas moins ſous des haillons, que ſous la pourpre. Il faut donc remarquer en ſecond lieu, que l'Apoſtre parle icy par comparaiſon, & defend aux femmes, non abſolument de parer leur corps, mais bien de le parer auec plus de ſoin que l'eſprit. Il veut, que leur principale eſtude ſoit l'ornement de leur ame, que ce ſoit la matiere de leur gloire; que ce qu'elles employent de temps & de ſoin à veſtir & parer leur corps, ne ſoit rien au prix de ce qu'elles donnent à l'ame. Il n'y a rien ſi commun que ceſte forme d'expreſſion; comme quand noſtre Seigneur diſoit aux Iuifs, *Trauaillez non point apres la viande qui perit, mais apres celle qui eſt permanente à la vie eternelle.* Il n'entend pas qu'ils n'ayent pour tout aucun ſoin de pouruoir eux & leur famille du pain materiel neceſſaire à nous ſuſtenter en la terre; mais bien que ce ſoit là le moindre de leurs ſoucis que leur principale & plus grãde affection ſoit pour le pain ſpirituel. Et quand ſainct Paul diſoit que *Dieu n'a point de ſoin des bœufs*, il ſignifioit non qu'il n'en ait

Iean. 6. 27.

1. Cor. 9. 9.

pour tout aucun soin, mais qu'il en a beaucoup moins que des Ministres de l'Euangile. Sainct Pierre icy tout de mesme disant, que l'ornement des femmes Chrestiennes est celuy du dedans, & non celuy du dehors, entend que celuy du dedans est le principal, qu'au prix de celuy-là elles se doiuent fort peu soucier de ce dehors, que les autres parent & polissent auec tant d'art & de peine. Il leur permet donc la propreté, l'honnesteté, & la bien-seance, que chacune doit mesurer à sa naissance, à sa condition, & à ses moyens. Il ne leur defend que l'excés, la vanité, & l'abus. Par exemple, il n'enuie pas à leur teste ceste honneste couuerture, que la nature luy a faite de leurs propres cheueux, ainsi que nous l'apprend l'Apostre dans l'vnziesme chapitre de la premiere aux Corinthiens ; Il ne trouue pas mauuais que leurs cheueux soient nets, & disposés auec quelque ordre. Mais il ne peut souffrir ces peignes, ces fers, ces poudres, & toute ceste vaine industrie, qui ne met pas moins d'heures à estendre, à frizer, à colorer, & à ranger vne poignée de poils, que nous employons dans nos

plus ſaintes & plus importantes actiõs. L'Apoſtre ne vous defend pas de lauer & nettoyer voſtre viſage. Il a ſeulement en horreur les artifices, dont vous le deguiſés, & les couleurs dont vous le fardés. Il veut bien que vous formiés vos perſonnes à la bonne grace; mais pourueu que ce ſoit ſans outrager Dieu, ny les hommes. Dieu eſt outragé quand vous changés ſon ouurage; quand vous entreprenez d'y adiouſter, ou d'en diminuer, de teindre ſes dons en autres couleurs, d'alterer les marques, dont il a diſtinguéles faiſons de voſtre aage. Car, comme diſoit vn ancien Pere, apres qu'vn ouurier excellẽt a fait, & acheué vn pourtraict, apres qu'il luy a donné ſa forme & ſa couleur, ſi vn autre y venoit mettre la main pour le corriger, & le refaire, il l'offenceroit ſans doute cruellement, & le taxeroit ou d'ignorance, ou de foibleſſe. Vous donc comment vous figurez-vous, que Dieu doiue laiſſer voſtre temerité impunie, qui auez eu la hardieſſe de reformer ſon ouurage, d'effacer les couleurs de ſon pinceau, & d'y en mettre d'autres nouuelles; d'adiouſter à la taille qu'il vous S. Cyprian.

auoit donnéc, & de changer le teint de ſon Image ? Comment ne craignés-vous point, que ce grand Ouurier ne vous reiette au dernier iour, & ne vous diſe; Ce n'eſt pas là mon ouurage! Satan & la chair l'ont tout changé. Ie n'y recognois plus les traces de ma main. Puis qu'il a eu honte de la forme & de la couleur que ie luy auois donnée, qu'il bruſle à iamais auec les demons, dont il a preferé les fards & les déguiſemens à ma verité. Penſés qu'outre ceſte raiſon vous en fourniſſés encore vne autre à la Iuſtice diuine de vous traiter de la ſorte. Car à quoy tendent tous ces artifices, ſinon à perdre les hommes? à corrompre leurs yeux, & leurs cœurs? Ie veux que ce ne ſoit pas voſtre intention, (encore certes, qu'il faille trop d'innocence pour croire, que le deſſein de tant de vanités ne ſoit autre, que d'edifier vos prochains.) Mais quoy qu'il en ſoit, tant y a que vous cauſés milles ſcandales, & ruinés par vne vaine curioſité l'ouurage & le prix du ſang de Ieſus-Chriſt. Ie ne dis rien du temps que vous y perdés, dont le Seigneur vous demandera conte vn iour, & qu'il vous auoit donné pour

l'employer à son seruice, à l'instruction de vos enfans, & à l'estude de sa cognoissance On peut faire les mesmes considerations sur les habits, les perles, & les pierreries. L'Apostre veut que vostre habit soit honneste, & modeste, qu'il n'ait rien d'affeté, rien de nouueau, ny d'estrange ; qu'il serue à couurir vostre corps, & non à attirer les yeux du monde, ou à allumer ses conuoitises; que l'estoffe & la façon en soit proportionnée à vostre condition, à vostre aage, à vostre religion, & à vos moyens. Et c'est en ce poinct que nostre siecle a surpassé la vanité de tous les autres. L'habit des femmes y a perdu son vsage & premier vsage, la mondanité ayant treuué le moyen de le former en telle sorte, qu'il sert plustost à monstrer leur corps, qu'à le cacher. Le luxe n'y a point de bornes; ce n'est plus le besoin, ny la bien-seance, ny la naissance, ny la qualité qui le regle: Chacun en vse comme bon luy semble, auec vne licence si prodigieuse, que les femmes de la plus basse condition ne laissent aux Princesses aucun aduantage sur elles La brauerie tyrannize toutes leurs autres passions, elle les dime, &

les ſaigne pour ſon entretien. La pluſpart ayment mieux ſe paſſer des choſes les plus neceſſaires, que de manquer de celle-cy, la plus ſuperfluë de toutes. Le veloux & le ſatin, l'or, l'argent, les perles, & les pierreries luiſent auiourd'huy ſur toutes ſortes de perſonnes. La profuſion en eſt ſi horrible, qu'il ſe treuue des femmes qui portent à l'entour de leur col, ou dans leurs cheueux, le double de leur mariage; tout le bien de leurs marys, & quelquesfois encore celuy de leurs voiſins, celuy de l'eſtranger, celuy de la vefue & de l'orphelin. Femmes Chreſtiennes, gardez-vous d'vne paſſion ſi furieuſe; que le deſir d'eſtre braues ne vous tente iamais, puis qu'il produit de ſi vilains effects. Souuenez-vous que vous viuez dans l'eſcole d'vn crucifié, qui vous appelle à l'humilité, au ieuſne, à l'affliction, à la repentance; qui veut que le monde vous ſoit crucifié, & que vous ſoyez crucifiées au monde. Souuenez-vous de quelle honte & de quelle confuſion le Seigneur menace les filles de ſon Iſ-
Eſai. raël, leurs gentilleſſes, & la ſuperflui-
3. 18. té de leurs habits; *Ie les deſpouilleray*,
& 5. dit-il, *de leurs ornemens*; *ie leur oſteray*

leurs boetes, leurs chaiſnes, & leurs bagues; leurs atours, & leurs rubans, leurs poinçõs, leurs mirouers, & leurs voiles; Ie haleray leur beau teint, & au lieu de leurs ſenteurs & parfums, ie les couuriray de puãteur & de pourriture. Ne tenés point pour vne choſe indifferente, ny pour vne faute mediocre, ce qui deſplaiſt ſi fort au Seigneur, qui l'irrite, & attire ſes iugemẽs ſur la terre. Laiſſés toute cette vanité aux femmes du monde, dont le partage eſt en ce ſiecle. Employés vos moyens ſelon le deſſein de Dieu, qui les vous a donnés, à l'entretien de vos enfans, au ſoulagement des pauures, à l'edification du Sanctuaire. Quelles merueilles ne feriés-vous point, ſi vous auiés le courage de conſacrer à Ieſus-Chriſt ce que vous donnés à la vanité? Ce qu'elle vous vole pour parer inutilement vos cheueux, ou voſtre col, ſuffiroit à nourrir tous nos pauures. Que ſi vous ne pouuez ſouffrir, que vos perſonnes ſoient ſans ornement, recherchés celuy que vous recommande l'Apoſtre, celuy du *cœur, de l'homme, qui eſt caché, & qui giſt en l'incorruption d'vn eſprit doux & paiſible, qui eſt de grand prix deuant Dieu.* Cet homme

caché qu'il desire, que vous pariés soigneusement, c'est vostre ame sans point de doute, la meilleure & principale partie de vostre nature, par laquelle nous sommes hommes, qui nous separe proprement d'auec les bestes, & nous ioint auec les Anges. Il l'appelle *l'homme caché*, pource qu'elle ne paroist pas à nos yeux, & se fait seulement voir par ses effects. Que cet homme soit desormais l'obiect de vos soins. Cependant que les filles du siecle s'amusent à parer le dehors; occupez-vous à embellir & enrichir cet homme interieur. Comme le corps à diuers membres, l'ame a aussi plusieurs parties differentes, l'entendement pour voir les obiets, la volonté, & les affections pour les saisir, ou reietter. Ne laissés aucune partie de cet homme interieur sans ornement; Que la foy & la cognoissance des choses celestes reluise en son entendement; Que la prudence, & la sagesse, & la discretion y brillent, comme autant de perles, ou de diamans; Que l'amour de Dieu, que le desir du Ciel, que la charité du prochain, & l'affection de vos maris, & de os enfans soient les ornemens de vo-

ſtre volonté. Mettés-y ſurtout, comme deux ioyaux neceſſaires, cet *eſprit doux*, & *cet eſprit paiſible*, quel'Apoſtre nomme icy expreſſément; Entendant par là (ce me ſéble) la debonnareté, & la conſtance, les deux plus riches ornemens que puiſſe auoir vne femme, & auxquels vous deués d'autant plus vous eſtudier, que plus ils ſont rares en voſtre ſexe; dont le plus ordinaire defaut eſt la colere, & la legereté. Ce ſont là, Femmes chreſtiennes, vos legitimes ornemens; vrayement dignes d'occuper toutes vos penſées, & de conſumer tout voſtre temps. Il ne faut pour les auoir ny piller les coſtes de la Chine, ny foüiller dans les entrailles de la ter, re, ny voler ou nos enfans, ou les pauures de Ieſus-Chriſt, ny outrager no-corps auec le fer & le feu. Ils ne vous couſtent rien ny à acquerir, ny à conſeruer. Dieu les donne à toutes celles qui les luy demandent, & qui prennent la reſolution de viure en ſa crainte. Vous les porterés par tout auec vous; Ny la pauureté, ny l'exil, ny la maladie, ny aucun de ces autres accidens qui troublent ſi ſouuent voſtre vie, ne vous les ſçauroit iamais oſter. La mort meſ-

me, qui vous delpoüillera d'vne partie de voſtre nature, vous laiſſera ces ioyaux entiers, ou pour mieux dire elle les polira, & les reduira à leur ſouueraine perfection. Car ce ſont des biens immortels de la nature du Ciel, d'où ils nous viennent. Et c'eſt ce que ſignifie l'Apoſtre par ceſte *incorruption*, qu'il leur attribuë l'or, l'argent, les perles, les diamans, le veloux, les cheueux, le corps meſme, à l'ornement duquel on les employe, periſſent tres-aſſeurement. Peu de femmes conſeruent ces choſes iuſques à la vieilleſſe : mais toutes les perdent neceſſairement à la mort. La ſeule parure de l'homme interieur eſt eternelle, comme luy. Et ne craignés point ie vous prie, que vos maris n'ayent pas ceſte ſorte d'ornemẽs agreables. Il n'y a point d'hõme ſi deſraiſõnable, qui ne les eſtime & ne les admire, & ne les aime mille fois mieux en ſa fẽme, que toutes les piereries de l'Orient. Mais quand bien vne ſi belle choſe auroit le malheur de ne plaire pas aux hõmes, l'Apoſtre vous aſſeure qu'elle eſt de *grand prix deuant Dieu*, à qui vous aués beaucoup plus d'intereſt de plaire, qu'à au-

cun homme, puisqu'il eſt le ſouuerain Iuge de l'vne & de l'autre vie.

C'eſt ce que l'Apoſtre vous commande, ſœurs bien aimées au Seigneur: c'eſt à quoy vous oblige l'exemple de ces ſainctes femmes, & de Sara notammẽt, qu'il vous met en auant. Formez voſtre vie ſur le patron de leurs mœurs; ſoyés veritablement leurs *filles* en imitant leur foy, leur eſperance, leur douceur & leur humilité, & la ſaincte, & conſtante ſujettion qu'elles rendoient à leurs maris. Car vous pouuez entrer dans l'honneur de leur alliance *en faiſant bien comme elles*, c'eſt à dire ainſi que l'Apoſtre s'explique, en faiſant bien, *non par crainte*, mais par conſcience, par vne ſincere amour de l'honneſteté, & de la ſainctetẽ, & non par l'apprehenſiõ de l'humeur, ou du courroux d'vn mary, ou de quelque autre mal ſemblable Or ſi le Seigneur demande ce ſoin, ceſte pureté, modeſtie, & ſimplicité aux femmes mariées, beaucoup plus y oblige-il les filles & les vefues, qui n'ayans point de maris ont ce ſemble moins de ſuiet de ſe parer. Et ſi ce ſexe mes Freres, qui eſt naturellement plus mol, & plus delicat que le noſtre,

doit renoncer à ces vanités pour ne trauailler qu'à la culture de l'homme interieur, quelle honte vous sera-ce d'aimer & d'exercer les curiositez qui luy sont defenduës ? ou de negliger les vertus qui luy sont commandées ? Prenons donc tous ensemble vne ferme resolution d'obeyr à l'Apostre. Parons de ces diuins ornemens cet homme interieur, qui est mesme en l'vn & en l'autre sexe. Vestons-le de la saincteté du Seigneur, rougissons-le de son sang, blanchissons le de sa simplicité & candeur, ornons-le des ioyaux de ses vertus, & le couurons tout entier du fin cresp de ses Iustices. Attendons en cét estat la venuë de l'Espoux celeste; & ne doutons point que cet habit ne luy plaise, & que nous en trouuant parés il ne nous reçoiue dans son Palais nuptial, le Sanctuaire de la gloire & de l'immortalité, pour y viure & y regner eternellement auec luy, & ses saincts Anges. *Amen.*

SERMON SVR LA I.
EPISTRE DE S. PIERRE
CHAP. III. VERS. VII.

Vous marys semblablement comportez-vous discretement auec elles, comme auec vn vaisseau plus fragile, ceſt assauoir feminin, leur portant respect, comme ceux qui aussi estes ensemble heritiers de la grace de vie; afin que vos prieres ne soyent point interrompues

CHERS Freres, comme les parties dont la Nature a composé les corps des animaux ne sont pas toutes d'vn mesme ordre, mais les vnes principales qui gouuernent, & les autres suietes & dependantes; de mesme en est-il de ces diuerses sortes de societés qui subsistent dans le genre humain, & dont chacune est comme vn corps artificiel formé par l'vnion des personnes coniointes ensemble. Leurs parties sont aussi differentes & inégales: les vnes superieures qui commandent, les autres inferieures qui obeyssent. Et comme en la Nature, bien que les fonctions de toutes les parties du corps soient requises pour faire subsister son estre dans vn estat

heureux, neantmoins celles des principales y ſont les plus neceſſaires ; ide meſme auſſi la conſeruation, & le bonheur de chaque ſocieté humaine depend principalement des deuoirs des Superieurs. Encore que l'œil, ou le pied ne faſſe pas ſon deuoir, nous ne laiſſons pas de viure. Mais pour peu que le cœur ou la teſte manquent à leurs fonctions, toute noſtre vie en ſouffre incontinent, & perit bien-toſt ſi le mal continuë. Ainſi dans les ſocietés humaines les fautes des ſoldats incommodent vne armée, mais celles du Capitaine la ruinent ; Les deſordres des particuliers ne bleſſent pas beaucoup le repos d'vn Eſtat : mais les Princes n'en peuuent faire qui ne le mettent en danger. La ſuite & l'importance de ces manquemens ſe meſure à la qualité & au rang de ceux qui les cómettent. Ioint que le bon exemple des Superieurs eſtant comme vn rayon & vn eſprit de vie, qui meut & anime leurs ſuiets à faire chacun leur deuoir, lors qu'il vient à leur manquer ils te laiſſent auſſi aller ; & ainſi de la faute d'vn Superieur naiſſent celles d'vne infinité de particuliers. Puis donc que

nous ſommes tous obligés à l'entretien des ſocietés, où nous auons eſté eſtablis par la diuine Prouidence, il s'enſuit que nul ne doit auoir plus de ſoin de s'acquitter de ces deuoirs, que ceux qui tiennent le plus haut lieu en chacune, eſtant clair que c'eſt principalemét d'eux qu'elles dependent. C'eſt pourquoy le S. Apoſtre traittant icy de la premiere, & de la plus naturelle de toutes nos ſocietés, (c'eſt à dire du mariage) ne ſe contente pas de preſcrire aux femmes les deuoirs qu'elles ſont obligées d'y rendre pour la conſeruer & maintenir en ſon entier, ainſi que nous l'oüiſmes en la derniere de nos actions ſur ceſte Epiſtre. Il parle auſſi maintenant aux maris, & leur montre ce qu'ils doiuent à ce ſainct Eſtat, auquel Dieu les a appellés: Diſcours d'autant plus neceſſaire, que la ſuiettion à laquelle il a obligé les femmes, ſembloit donner aux maris toute puiſſance ſur elles. Pour donc leur oſter l'occaſion d'en abuſer, il borne icy leur authorité; & declare, que comme il veut que le mary gouuerne la femme, auſſi entend-il que la raiſon, la diſcretion, & la pieté gouuerne le mary. L'honneur

qu'il luy donne est de marcher le premier dans les voyes de Dieu; d'y esclairer & d'y conduire soigneusement sa femme & par parole, & par exemple. Que si elle luy doit de la suiettion, l'Apostre nous apprend qu'aussi luy doit-il du respect; & que la superiorité qu'il a sur elle est non la puissance d'vn tyran sur ses suiets, ny d'vn maistre sur ses esclaues: mais vn doux & innocent auãrage deu à la dignité de son sexe, & qui l'oblige au reste à auoir autant d'affection & de soin pour son contentement, & pour sa gloire, que les meilleurs peres en peuuent auoir pour leurs plus chers enfans. Mais escoutons l'Apostre mesme, *Marys*, (dit-il) *comportez-vous discretement auec vos femmes, comme auec vn vaisseau plus fragile, c'est à sçauoir feminin, leur portans respect comme ceux qui aussi estes ensemble heritiers de la grace de vie, afin que vos prieres ne soient point interrompuës.* Il comprend tous les deuoirs des maris en deux mots, qu'ils *ayent à se comporter discretement auec leurs femmes*, & à leur *rendre du respect*: & afin que son exhortation soit plus efficacieuse, il l'arme de plusieurs raisons tirées premiere-

ment de la naturelle infirmité des femmes : ſecondement de l'honneur qu'elles ont commun auec nous d'eſtre auſſi heritieres de la grace de vie ; & finalement de la neceſſité des prieres, & autres exercices de pieté, qui ne peuuent auoir lieu dans les familles, où le mary ſe gouuerne mal auec ſa femme. Cette action aura donc deux parties. En la premiere nous expliquerõs, s'il plaiſt au Seigneur, ce que ſon Apoſtre dit des deuoirs des maris ; & en la ſeconde nous conſidererons les raiſons qu'il en allegue.

Quant au premier poinct, ce ſeroit vne choſe infinie de vouloir repreſenter par le menu toutes les parties de la iuſte & legitime conduite, qu'vn mary doit à ſa femme. Car leur vie eſtant toute entiere meſlée enſemble, il n'y a preſque point de moment qui ne les oblige à ſe rendre quelque deuoir. Nous ne paſſons qu'vne bien petite partie de noſtre temps auec les autres, & n'y a que peu de leurs intereſts qui nous touchent. Mais le ſacré lien, qui cõioint les perſõnes mariées enſẽble, vnit & cõfond tellemẽt tous leurs intereſts, qu'en cét eſtat il ne leur reſte

preſque rien de propre, chacune des deux parties viuant pour l'autre, & ne faiſant rien où elle n'ait part. Puis donc que c'eſt l'homme qui eſt le maiſtre, & le ſurintendant de cette communauté, il doit auoir vn extréme ſoin, qu'rien ne s'y paſſe, que bien & honneſtement. Premierement l'Apoſtre veut, qu'il *ſe comporte diſcretement auec ſa femme*. Les termes, dont il ſe ſert, ſignifient mot pour mot en leur langue originelle, *habiter auec elles ſelon connoiſſance*; c'eſt à dire comme il eſt ſeant à l'vſage & connoiſſance qu'il a, & dont ſon ſexe eſt naturellement plus capable, que celuy de ſa femme; qu'il regle ſes actions par la lumiere d'vne ſaincte prudence, qu'il paroiſſe qu'il eſt vrayement mary, & a toute la capacité & ſuffiſance neceſſaire pour bien gouuerner vne femme, & vne famille. La premiere action de cette prudence ou diſcretion eſt de ſe propoſer pour but le bien de ſa femme, & la paix de ſa famille. La ſeconde de reconnoiſtre l'humeur, le naturel, & les autres qualitez de ſa partie; & la troiſieſme, qui eſt d'vne tres-grande eſtéduë, d'employer ſoigneuſement toutes les choſes, qui

la peuuent affermir dans la crainte de Dieu, & luy rendre douce & agreable la vie, qu'elle passe auec luy. Et pour gagner ce poinct, il faut euiter le plus qu'il est possible ce qui choque ses inclinations, sur tout si elles sont raisonnables, sans iamais luy faire paroistre de haine ou de dépit contr'elle; selon le commandemẽt que l'Apostre n'a point dedaigné de nous laisser, *Marys, ne vous enaigrissez point contre vos femmes.* Col. 3.19. Mes en ce qui est indifferent de sa nature, vn sage mary ne feindra point de donner quelque chose à l'affection de sa femme. Car si la charité nous oblige en cette sorte de suiets de nous accommoder aux plus estrangers, & nous faire tout à tous, afin de les gagner selon le precepte & l'exemple, que sainct Paul nous en a laissé, combien plus en deués vous vser ainsi enuers la personne du monde, qui vous est la plus proche, & en l'amitié de laquelle consiste la plus grande partie du bon-heur de vostre vie? Seulement faut-il prendre garde, que cette complaisance n'aille iusques aux choses qui sont contraires à la volonté de Dieu, & à la vocation soit de l'homme, soit de la femme.

En quoy noſtre premier Pere nous a laiſſé vn tres pernicieux exemple, le deſir de contenter ſon Eue luy ayant fait offenſer leur commun Createur, en mangeant à la voix de la femme du fruict que Dieu luy auoit defendu Et pleuſt à Dieu qu'en cette laſcheté il euſt moins de ſucceſſeurs! Mais auec ſa nature il a communiqué cette molleſſe à pluſieurs de ſes enfans, qui au lieu de reſiſter aux deſirs de leurs femmes, quand ils ſont ou iniuſtes, ou deshonneſtes, les ſuiuent dans le mal, ou du moins leur permettẽt tout ce qu'elles les veulent à leur propre honte, à la ruine de leu. maiſon, & ſouuent meſme au grand ſcandale de l'Egliſe. Il s'en trouue, qui pour ſatisfaire à la ſuperſtition de leurs femmes, negligent le ſalut de leurs enfans, ſouffrans qu'elles les conſacrent à l'erreur, & les y nourriſſent. Que pouuons-nous attendre de ſi foibles courages, ſinon qu'au premier iour les femmes les emporteront eux-meſmes dans l'abus, comme autresfois Salomon & Achas? I'en laiſſe vne infinité d'autres, qu'vne pareille laſcheté fait conſentir au luxe & à la vanité de leurs femmes, ou (ce qui eſt le dernier

poinct

poinct de l'infamie) à leur volupté & à leur honte. Ie ſçay bien que pour colorer ces foiblelles, on allegue les larmes, & les humeurs de ce ſexe, & la violence de ſes paſſions. Mais ce ne ſont que pretextes. Vn vertueux mary en viendroit à bout, s'il y employoit conſtamment l'authorité, que Dieu luy a donnée, & tous les iuſtes & legitimes moyens qu'il luy a mis en main, & en vn mot s'il auoit autant de vigueur & de fermeté pour la raiſon, que ſa femme en peut auoir pour ſes folles paſſions. Dieu ne receura nõ plus ſes excuſes que celle d'Adam, qui eut beau alleguer la perſuaſion d'Eue; Il ne laiſſa pas d'eſtre chaſſé du Paradis, comme indigne de iouyr des benefices d'vn Seigneur, à la volonté duquel il auoit miſerablement preferé celle d'vne femme. C'eſt en telles occaſions, où le mary ſe doit ſouuenir de ce qu'il eſt, & de la proteſtation de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt: *Si quelqu'vn vient vers moy & ne hayt ſon pere, & ſa mere, & femme & enfans, & freres & ſœurs, & encore meſme ſon ame, c'eſt à dire* (comme l'explique S. Matthieu) *s'il aime ces choſes-là plus que moy, il ne peut eſtre mon diſci-* Luc. 14. 16. Matth. 10. 37

ple. Hors de là, & où l'interest de la pieté & de l'hõnesteté demeure en son entier, le mary doit estre facile & complaisant à sa femme; & lors mesme que ces considerations l'obligent à resister à ses volontés, il le doit faire constamment & vigoureusement à la verité, mais neantmoins doucemẽt & raisonnablement. Car puis qu'il est de son deuoir non seulement d'empescher que sa femme ne face le mal, mais de la porter elle-mesme au bien, il est euident qu'il luy faut gagner le cœur, & changer ses affections; ce qui ne se peut faire que par la douceur & la persuasion, les excés & les violences estans plustost contraires, qu'vtiles à vn tel effect. Et me semble qu'vn ancien Philosophe Payen a fort bien rencontré à ce propos disant, que le mary doit dominer sa femme, non comme le maistre fait son esclaue, mais comme l'ame fait le corps; c'est à dire non auec rigueur, & à force de main, mais auec douceur, par raison & par amitié. Car c'est ainsi que l'ame gouuerne le corps, sans excés ny violence aucune, auec l'authorité de la raison, & les soins de l'amour. C'est à mon auis ce qu'entend l'Apostre, quãd

Plutarque.

Il ordonne icy aux maris de traitter leurs femmes discretement, & comme il est bienseant à la cognoissance qu'ils ont. Mais il veut encore, qu'ils leur *portent du respect*; ce qui semble de prime-abord ne s'accorder pas bien auec la sujettion, que les femmes doiuent à leurs maris, & qu'il leur prescriuoit luy-mesme dans les versets precedens. Car il semble que c'est à la personne sujete de respecter & honorer son Superieur, & non au contraire. A quoy ie respons, qu'il n'y a nulle doute que les femmes doiuent honorer leurs maris; & la raison & le precepte de l'Apostre les y obligeant necessairement. Mais cela n'empesche pas que les maris ne doiuent reciproquement à leurs femmes cette sorte d'honneur, dont il est icy question. Et pour le bien entendre il faut premierement remarquer, que les paroles de l'Apostre que nous auons icy traduites *porter respect* signifient proprement *distribuer*, ou *departir de l'honneur*: de sorte qu'on les pourroit interpreter auec quelques-vns pour dire, *faire de l'honneur*, comme nous parlons communément. Et le sens sera, que le mary doit faire part à

Cair.

ſa femme de l'honneur que Dieu luy donne en ſa famille. A quoy ſe rapporte fort bien la raiſon qu'il ajouſte, & que nous expliquerons cy-apres, que la femme eſt vn vaiſſeau plus ſoible. Car la Nature nous enſeigne elle-meſme (comme S. Paul le remarque) d'orner & de parer auec plus de ſoin ce que nous eſtimons eſtre le moins honorable : de ſorte que cette meſme infirmité & ſuiettion qui eſt naturelle à la femme, oblige ſon mary à luy faire part de ſa dignité, afin qu'elle luiſe de ſes rayons, comme parlent les Iuriſconſultes, & trouue en luy, comme la Lune en ſon Soleil, la lumiere & l'éclat d'authorité, que la nature ne luy a pas donnée. Car la Lune (comme chacun ſçait) eſt de ſoy-meſme vn corps ſombre, & ſans clarté ; & neantmoins elle ne laiſſe pas de luire & de paroiſtre dans les Cieux auſſi ſuperbement, qu'aucun des autres feux, que nous y voyons, le Soleil luy faiſant part de ſes rayons, & la reueſtant par le benefice de ſes doux aſpects, de la gloire dont elle eſt naturellement deſtituée. L'Apoſtre veut que le mary en vſe ainſi enuers ſa femme, qu'il luy preſte ſes rayons, & la

1. Cor. 11. 23.

pare de ſa gloire. Car puis qu'elle eſt ſienne, & qu'elle doit gouuerner ſa ma ſon, y luire & y dominer, comme dans vn petit mõde, notamment en ſon abſence, qui eſt comme la nuict de ſa famille, ſon propre intereſt l'oblige à luy faire part de tout ce qu'il a de dignité & de lumiere, la reconnoiſſant, & la faiſant reconnoiſtre aux autres pour vne partie de ſoy-meſme, pour ſa compagne & ſa moitié, & (comme parle l'Eſcriture) *ſa chair & ſon os*, la commune maiſtreſſe de ce qu'il a de biens, qui ne peut eſtre ny offenſée ny honorée qu'il ne s'en reſſente; qu'il la mette dés le commencement en cette poſſeſſion, & qu'il l'y maintienne fidellement. C'eſt *l'honneur*, que l'Apoſtre veut que les maris *departent* à leurs femmes; contre la barbarie de ceux qui les traittent comme des ſeruantes, ou quoy qu'il en ſoit ne leur font pas tenir dans leurs familles le rang qui leur y eſt deu. A quoy i'aiouite, que le mary doit encore à ſa femme vne autre eſpece d'*honneur* icy entendu par ſainct Pierre. Car le terme dont il ſe ſert, dans le ſtyle du langage Hebreu, que luy & les autres Apoſtres ont ſuiuy dans leurs

ecrits, signifie non proprement & par-
ticulierement le respect, qu'vn sujet doit
à son superieur, mais generalement le
soin que l'on a de quelque honeste per-
sonne, & l'honorable reconnoissance,
que l'on luy fait, soit pour les bons offi-
ces qu'il nous a rendus, soit pour la sim-
ple dignité de sa condition, comme
on le peut voir en diuers lieux de l'E-
1. Tim. criture. D'où vient que mespriser, qui
5. 3. 17. est le contraire *d'honorer* se prend sou-
Iug 13 uent pour dire *negliger*, & *n'auoir pas de*
17. *soin*. Il est clair qu'en prenant le mot
Nomb. *d'honneur* en ce sens pour dire *soin* &
22 17. reconnoissance, le mari doit vn extreme
& 24. honneur à sa femme; Et ce que l'Apô-
1 Pet 3 tre ajoute de son *infirmité* s'y rapporte
20. fort bien. Car plus vne chose est foible,
& 94 plus en deuons nous auoir de soin.
& 102. Mais il faut remarquer, que l'honneur
25. pris en ce sens est tousiours conjoint
auec estime & respect de la personne,
que nous honorons. C'est pourquoy
encore que les maistres soient obligés
d'auoir soin de leurs esclaues, neant-
moins l'Ecriture pour le signifier ne
dit iamais, qu'ils les doiuent *honorer*.
Ainsi donc pour remplir tout le sens de
ce mot, & ne laisser en arriere aucun

des deuoirs, qu'il comprend, le mari fi-
dele doit premierement conſiderer ſa
femme, comme vne excellente creatu-
re de Dieu, formée de ſa main, & à
ſon image, d'oüée d'vne nature toute
ſemblable à la ſienne, & à laquelle au
fonds il ne manque aucune de nos
vrayes, & eſſentielles perfections. Il
doit penſer, que ce meſme Dieu, qui
l'a créee l'a luy met entre les mains
pour eſtre comme l'accompliſſement
& la perfection de ſa vie, la compagne
de ſa fortune, vn ſoulagement en ad-
uerſité, vn accroiſſement de ioye en
proſperité; qu'au reſte elle eſt ſi enſoi-
tement ſienne, qu'elle ne fait plus
qu'vn meſme corps auec luy, n'eſtant
pas poſſible, qu'il n'ait la principale
part en tout ce qui luy arriue de bien,
ou de mal. Qu'il la regarde donc non
plus comme vne choſe étrangere, mais
comme vne partie de ſoy meſme; com-
me ſa chair propre, en la meſme ſorte
que l'ame regarde ce corps, dont elle
eſt veſtuë. Si le mari à cette haute, &
reſpectueuſe opinion de ſa femme, il
ne ſera pas poſſible qu'en ſuite il ne la
traitte auec la bonté, douceur, & fide-
lité conuenable. Et par ce que l'amour,

qui naiſt de ce jugement, produit puis apres tous les ſoins & tous les deuoirs, qu'vn bon mari rend à ſa femme, l'Apôtre S. Paul pour comprendre tout en vn mot, inſtruiſant les maris (comme fait S. Pierre en ce lieu) leur commande ſeulement *d'aimer leurs femmes*. Et afin de leur faire comprendre quel eſt cette amour, qu'ils doiuent à leurs femmes, il leur en propoſe vn riche & admirable patron, *Maris*, dit il, *aymez vos femmes, comme auſſi Chriſt a aymé ſon Egliſe, & s'eſt donné ſoy meſme pour elle, afin qu'il la ſanctifiaſt apres l'auoir nettoyée par le bain d'eau par la parole, afin qu'il ſe la rendiſt vne Egliſe glorieuſe, n'ayant tache, ny ride, ny aucune autre choſe. Ainſi les maris doiuent aymer les femmes, comme leur propre corps. Qui ayme ſa femme il s'ayme ſoy meſme. Car perſonne n'euſt oncques en hayne ſa chair, ains la nourrit & entretient, comme auſſi fait le Seigneur l'Egliſe.* Eph 5. 25. Fideles que Dieu a appellés à l'eſtat du mariage, ayez touſiours cét exemple deuant les yeux. Formez y l'amour, que vous portez à vos femmes, & y reglez les deuoirs, que vous eſtes obligés de leur rendre. Ce IESVS-CHRIST, que l'Apôtre vous met de-

uant les yeux, n'a qu'vne Egliſe; *Ma colombe, ma parfaite eſt vnique*, dit ce diuin Epoux. Il n'y a qu'elle ſeule, à qui il communique ſes faueurs; pour vous monſtrer que vous ne deuez aymer, que celle que Dieu vous a conjointe. Et c'eſt pour figurer l'vn & l'autre de ces deux miſteres, que le Seigneur ne crea au commencement qu'Eue toute ſeule à Adam, bien qu'il y euſt abondance d'eſprit en luy, comme dit Malachie, & qu'il luy fuſt auſſi aiſé d'en faire pluſieurs, qu'vne ſeule. Cette fidelité eſt le fondement du mariage. Quiconque la viole rompt toute cette ſaincte ſocieté, & caſſe l'inſtitution du Createur, & ſe ſoûmet à ſa maledictiõ. Et ne faut point s'imaginer que vôtre ſexe ait icy quelque priuilege. Plus il pretend d'honneur & d'auantage, plus eſt horrible ſon crime, quand il vient à faillir. Cette faute eſt la peſte & la ruine du mariage. Elle luy oſte tout ce qu'il a de beau & de doux: elle y ſeme le dédain & le dépit, la haine & la diſcorde, & puis y attire en ſuite les maledictions du Ciel, & tous les malheurs de la terre. Elle éteint les familles les plus floriſſantes; elle appourit les plus

Cant. 6. 9.

Malach. 2. 15.

abondantes ; elle abastardit les plus genereuſes ; & ie croy qu'à le bien prendre cette faute, plus qu'aucune autre, a mis dans le monde les confuſions, que nous y voyons. Chreſtien, autant que vous eſt cher & le ſalut de vôtre ame, & le bien de vôtre famille, dõnez vous garde d'vn ſi deteſtable peché. Ayez pour vôtre femme la meſme affection, que Chriſt a pour ſon Egliſe. Qu'elle ſoit l'vnique objet de vôtre amour; l'vnique paſſion de vôtre cœur. S'il ſe trouue des imperfections en ſa perſonne, ou en ſes mœurs, ſouuenez vous auec quelle patience IESVS-CHRIST ſupporte les nôtres. Et quant à luy, qui eſt la perfection meſme, & qui n'a nulle tache, il auroit toutes les raiſons du monde de ſe piquer contre les defauts de l'Egliſe. Mais vous qui n'auez pas moins d'imperfections, que vos femmes, qui en auez peut eſtre plus, comment pouuez vous ſans iniuſtice leur refuſer le ſupport, dont vous deſirez qu'elles vſent enuers vous ? Conſiderez auſſi le ſoin, que le Seigneur prend de nourrir & de conſeruer ſon Egliſe, employant tout ce qu'il a de force & de ſageſſe pour la rendre heureuſe.

C'eſt vne leçon pour vous, ô maris qui vous oblige à trauailler pour l'entretié de vos fẽmes, & des fruits qu'elles vous produiſent ; & de mettre en cela tout ce que Dieu vous a donné d'induſtrie & de pouuoir. Ce ſera le vray moyẽ de conjurer la tempeſte en pluſieurs maiſons, où elle ne ſe forme que des juſtes mé contentemens, que donne aux femmes la faineantiſe de leurs maris, & la neceſſité, qui la ſuit jinſeparablement. Voyez puis apres comment IESVS-Chriſt a fait part de tous ſes biens à l'Egliſe, la veſtant de ſa juſtice, l'enrichiſſant de ſa benediction, la parant de ſa gloire, luy donnant ſon ciel & ſon immortalité. N'eſt ce pas pour vous apprendre ce que nous diſions cy-deſſus, que vos femmes doiuent auoir part en tout ce que vous auez de bien & de dignité ? Que diray-je du ſoin qu'a le Seigneur d'inſtruire, & de former ſon Egliſe & par les enſeignemens de ſa bouche, & par les exemples de ſa vie, nous ayant laiſſé vn tres-accomply patron, afin que nous enſuiuions ſes traces ? Vous deuez vn ſemblable office à vos femmes. Auſſi l'Apôtre veut-il que vous ſoyez leurs Oracles, leurs Docteurs, & leurs Profetes domeſti-

ques, les renuoyant à vous si elles veu-
Cor 1. lent apprendre quelque chose. Mais
14.15. à la parole, comme a fait le Seigneur
IESVS, vous deuez ajouter les exem-
ples, & former dans vôtre vie l'effigie
d'vn bon & Chrestien mari, où elles
voient reluire la chasteté, l'honneste-
té, la pieté enuers Dieu, l'amour enuers
elles, la charité enuers les prochains,
l'humilité, la douceur & la debonnai-
reté, la patience dans l'aduersité, la
modestie dans la prosperité; où elles ne
voyent meslée aucune de ces vilaines
passions, qui salissent la vie de la plus
part des hommes, la colere, l'aigreur,
l'auarice ou la profusion, l'orgueil,
l'enuie, & autres semblables. Viuez
ainsi, hommes Chrestiens, & vous
n'aurez besoin ny de paroles, ny de
mains pour ranger vos femmes. Ra-
uies de la beauté de cette image elles
s'y conformeront d'elles mesmes, & en
peu de temps exprimeront dans leurs
mœurs, cõme dans vn bon & fidele mi-
roüer, le vray & entier portrait des vô-
tres. Mais il ne faut pas s'estõner si vous
voyans viure dans vne licence extréme
elles ont de la peine à estre modestes: si
vous voyans esclaues des vices elles se

ſoucient peu de s'en defendre. Vôtre exemple irrite & authoriſe ce qu'elles peuuent auoir de mauuaiſes inclinations. Il arme leur paſſion ; & leur fait croire, qu'elles ont droit de pecher, puis que vous, qui eſtes les conducteurs de leur vie, leur en monſtrez le chemin. Voila ſommairement, chers Freres, quels ſont les deuoirs des maris, que l'Apôtre entend dans ce texte. Conſiderons maintenant les raiſons, qu'il en met en auant. La premiere eſt conceuë en ces mots, que la femme *eſt vn vaiſſeau plus fragile.* Ce mot, que nous auõs traduit *vaiſſeau*, ſe prend generalement dans le langage des ſainctes Eſcritures pour toute choſe, dont on ſe ſert à quelque vſage, que ce ſoit ; d'où vient que les *armes*, les inſtrumens de la guerre, y ſont appellées de ce nom ; & S. Paul y eſt nommé vn *vaiſſeau d'élection*, c'eſt à dire vn inſtrument choiſi de Dieu pour ſon œuure : & les Perſes, que ſa juſtice employa autresfois pour détruire l'empire des Babyloniens, ſont appellez les *vaiſſeaux de ſon indignation* en Eſaye. I'eſtime que c'eſt en vn ſemblable ſens, que l'Apôtre nomme la femme *vn vaiſſeau*, pource qu'elle a eſté créee auec

Eſa. 10 1.

cette difference de sexe pour seruir à l'homme, non seulement à la propagation de son espece, mais aussi à l'adoucissement & consolation de sa vie ; cõme il paroist par l'histoire de Moyse, où le Seigneur dit expressement, *Il n'est pas bon, que l'homme soit seul. Faisons luy une aide pour luy assister.* Et c'est là sans doute, que regarde icy l'Apôtre, entendant par ce nom de *vaisseau* qu'il dõna à la femme, cela mesme qu'entend Moyse par celuy *d'aide*. Cette consideration oblige desia chaque mari à auoir vn grand soin de sa femme, comme d'vn present, que luy a fait le Createur pour son bien & soulagemẽt. Car si nous honorons & gardons cheremẽt les choses, que nous donnent les grãds Princes, sur tout quand elles sont capables de seruir à nostre bien & contentement: auec quel respect deuõs nous receuoir, & auec qu'elle affection deuõs nous cõseruer ces *aides*, que le souuerain Monarque du monde a formées si sagement, & dont il a pourueu nôtre vie si vtilement? Qui ne voit, que l'on ne peut negliger ny mespriser ses presens sans outrager sa bonté par vne extreme ingratitude? Et pour fortifier cette raison, il faut icy remarquer, qu'il y a de-

Gen 2. 18.

plusieurs sortes *d'aides*; les vnes inanimées, qui n'ont rien de commun auec la nature de ceux qui s'en seruent, comme les armes, & les outils, & autres choses semblables; les autres qui sont animées, sont ou destituées de raison, cõme les bestes, ou douées de raisõ, cõme les soldats, dõt se sert vn Capitaine; les esclaues, dont se sert vn maistre. La femme est vne ayde d'vne toute autre sorte, beaucoup plus exquise & plus excellente sans comparaison. Car outre qu'elle est de mesme nature, que son mari, elle est aussi de mesme condition. Le Seigneur nous l'enseigne lors que la voulant créer, il l'a nommée vne ayde *semblable à l'homme*. C'est pourquoy aussi il la forma non de boüe ou d'air, ou de quelque autre matiere étrangere, mais de la propre substance de l'hõme, ayant pris vne de ses costes pour l'étoffe de ce sien ouurage; pour vous apprendre ô homme, que cette ayde qu'il vous donne est vn autre vous mesme, & que vous deuez auoir pour elle la mesme amour & le mesme soin, que vous auez pour vous. L'outrager ou la mal traitter n'est pas vne simple cruauté; c'est vne barbarie & vne in-

humanité ; c'eſt ſe violer & ſe forfaire ſoy meſme, le pire & le plus denaturé de tous les excez. Enfin ſouuenez-vous encore, que ce grand Dieu, qui la forma de vôtre ſubſtance, la tira de vôtre coſté ; pourquoy, ſinon pour vous auertir, qu'elle doit eſtre vôtre compagne, & non vôtre eſclaue ; qu'elle doit eſtre aſſiſe aupres de vous pour manier & gouuerner toute la famille auec vous ? Mais l'Apôtre outre ces conſiderations, qu'il nous fournit en appellant la femme *vn vaiſſeau*, nous en met encore vne autre en auant, ajoutãt que c'eſt vn *vaiſſeau plus fragile*, ou cõme il y a dans le Grec, *plus foible* ou *plus infirme*, ce qu'il entend ſans doute en la comparant auec l'homme. Ne vous offenſes point, femmes Chreſtiennes, de ce que le ſainct Apoôtre vous qualifie de la ſorte. Car outre qu'il n'allegue cela, que pour vôtre bien, pour vous recommander d'autant plus à vos maris, en l'amour & en la bonne grace deſquels vous deues mettre la plus grande partie de voſtre bon heur, & gloire, outre cela dis-ie cette infirmité, dont il parle, eſt vne ſimple qualité, & non vn crime, ou vn peché en vôtre

nature. Car en parlant en general, il eſt certain que la femme eſt d'vn temperament plus froid, & plus humide, & d'vne conſtitution plus molle, que n'eſt pas l'homme; & les medecins en rapportent diuerſes marques. Et comme il y a vn rapport exquis entre les parties de chaque ouurage de Dieu, la complexion de l'eſprit de la femme (s'il faut ainſi dire) eſt a peu pres ſemblable à celle de ſon corps, plus tendre & plus delicate; & qui par conſequent reſiſte moins aux impreſsiõs de dehors, & ſe trouble & s'allarme plus aiſemẽt; & il ſemble, que meſme deuant le peché elle euſt quelque choſe de ſemblable: à raiſon dequoy l'aduerſaire commença ſa batterie par elle, comme par la partie la moins capable de reſiſter. Et en cette proportion conſiderez ie vous prie l'admirable ſageſſe du Createur, qui a dõné à chaque choſe vne nature, & des conditions ſi propres pour les fins, auſquelles il les deſtinoit. Car voulant, que l'homme agiſt & entrepriſt au dehors, & que la femme au cõtraire ſe tinſt ſedentaire pour porter & nourrir les enfans, & auoir ſoin de ſa famille, que ſe pouuoit-il faire de

mieux, que de leur donner vn naturel ainsi conditionné, à l'vn chaud, fort, & actif, à l'autre froid, mol, & foible? Telle a donc esté la fin & l'intention du Seigneur en ces differences, qui se trouuent entre les conditions naturelles de l'vn & de l'autre sexe; dont les hommes abusent ordinairement, en prenant occasion de mépriser les femmes. Mais l'Apôtre corrigeant cette erreur leur montre, que tout au contraire cette consideration les oblige à les traitter auec plus de soin, de respect, & de retenuë. Car c'est ainsi que nous manions les choses frailes, & delicates; sur tout quand nous sçauons que pour nous seruir il a fallu, qu'elles fussent telles: comme il est aisé à voir tant par l'Escriture, que par la consideratiõ de la chose mesme, que toute cette infirmité de l'autre sexe a esté necessaire pour les vsages qu'en tire celuy pour l'aide & le bon heur duquel il a ainsi esté formé par le Createur. Homme, adorez sa sagesse. Ne mépriſez point les qualitez de son ouurage. Puis que c'est pour vôtre bien, qu'il l'a fait infirme, traittez le en sorte qu'il recouure dans votre suport, & dans vôtre ref-

pect ce qu'en vôtre consideration Dieu luy a osté de force & de gloire. Mais S. Pierre ajoute vne seconde raison, qui oblige encore beaucoup plus étroitement les maris à aymer & honorer leurs femmes. Elle est tirée de la part qu'elles auront vn iour auec eux au Royaume celeste, que Dieu nous a donné en son Fils, *Respectez les* (dit-il) *comme ceux, qui aussi estes ensemble heritiers de la grace de vie.* Dans quelques vns des anciens exemplaires de cette Epître le mot *d'heritiers* se rapporte aux femmes, *respectes les comme celles, qui sont aussi ensemble heritieres de la grace de vie*; & non aux hommes, comme dans la plus grande part des autres. Mais cette diuersité n'est de nulle importance; puis que de quelque façon, que l'on lise, le sens est tousiours mesme au fonds, à sçauoir que le mari & la femme heriteront ensemble le Royaume de IESVS-CHRIST. Or ces paroles de l'Apôtre nous fournissent trois raisons, qui obligent les maris à bien traitter leurs femmes. La premiere est contenuë dans le mot *aussi*; La seconde en ce que les femmes sont *heritieres de la vie*: La troisiéme en ce qu'elles auront cet

heritage *ensemble* c'est à dire auec leurs maris. Quant à la premiere, S. Pierre disant que les femmes sont *aussi heritieres de la vie*, nous montre qu'outre cette consideration de la vie auenir, qu'il met icy en auant, celle de la presente mesme oblige les maris à cette douceur & deference. Car en effet, quand bien nous n'étendrions nos pensées, qu'à l'état du siecle present, si est ce que ce commerce si intime, & cette vnion si étroite, qui lie le mari & la femme selon la chair dans toutes les parties de cette vie, requiert qu'ils soient tousiours en concorde & bonne intelligence l'vn auec l'autre, ne se pouuant rien dire ny de plus malheureux, qu'vn mauuais mariage, ny de plus heureux qu'vn bon. Et puis que la femme de sa part contribuë beaucoup à ce bon heur, il est raisonnable que le mari le reconnoisse; & que la consideration des fruits, qu'il en cueille, luy face supporter doucement les incommoditez qui s'y trouuent, & aimer & cherir tendrement celle, qui luy apporte tant de biens; qui addoucit ses ennuis, & augmente ses contentemens par la part, qu'elle y prend; qui

ſe meſle dans toutes ſes affections ; qui conſerue ſon ſang, & perpetuë ſa lignée, & luy donne des enfans, la plus douce poſſeſſion, que puiſſent auoir les hommes. A quoy il faut ajouter les peines qu'elle a, ſoit à les porter, ſoit à les éleuer, les ſoins de la famille, & du gouuernement de ſon ménage. Il eſt vray qu'elles ne s'acquitent pas toutes également de ces deuoirs, & que quelques vnes y manquent grandement. Mais auſſi faut-il auouër, que le plus ſouuent leurs fautes naiſſent de celles de leurs maris, & s'en trouueroit peu, qui ne les imîtaſſent, s'ils leur montroient conſtamment de bons exemples de vertu & d'honeſteté. Ces raiſons ſeules ont eu autrefois tant d'éfficace vers les pauures Payens, que bien qu'ils n'euſſent aucune autre lumiere, ils ne laiſſoient pas de reſpecter le mariage, comme vne choſe ſaincte & diuine ; les maris portans au milieu d'eux tant d'affection & de reſpect aux femmes, que nous liſons que dans tout le peuple des Romains en l'eſpace de cinq cens ans il ne ſe fit pas vn ſeul diuorce, biẽ que leurs loix le permîſſent ; ce deſordre ne s'eſtant foutré au milieu

Denis d'Halicarnaſſe l. 2.

des Ant. Rom.

d'eux que fort tard, lors que la poſpe-
rité & le luxe eurent corrompu l'hon-
neſteté & la grauité de leurs meurs.
Mais Dieu ſoit loüé, Chreſtiens, qu'ou-
tre toutes ces raiſons l'Euangile vous
en apprend encore vne autre bien plus
forte pour vous obliger à vous com-
porter auec vos femmes diſcretement
& reſpectueuſement, c'eſt (comme dit
icy l'Apôtre) *qu'elles ſont heritieres de la*
grace de vie enſemble auec vous. Vous ſça-
uez quelle eſt cette *vie*, que l'Ecriture
appelle ſimplement *la vie* à cauſe de
ſon excellẽce; c'eſt à ſçauoir cette biẽ-
heureuſe & glorieuſe vie, que le Sei-
neur IESVS nous a miſe en lumiere par
ſon Euangile, & qu'il donnera vn iour
là haut dans les cieux à tous ceux, qui
croient à ſa parole. Il n'y a qu'elle ſeu-
le, qui rempliſſe tout le ſens du mot de
vie, les autres que nous appellons ain-
ſi n'eſtans pas dignes d'vn ſi magnifi-
que nom. Car & celle que les hommes
paſſent en la terre depuis le peché, &
celle que les Iſraëlites euſſent menée
dans le delicieux païs de Canaan, &
celle-là meſme qu'Adam viuoit dans
le Paradis, ſont toutes en quelque fa-
çon imparfaites, ſujettes à diuerſes in-

Ermitez, tachées de plusieurs défauts, & ayans leur lumiere meslée, l'vne plus, & l'autre moins auec les tenebres de la mort; au lieu que cette vie de IESVS-CHRIST sera accomplie de tout point, pure & parfaitement exempte de toutes les infirmitez de la terre, immortelle, heureuse, & glorieuse, toute entiere viue, & tousiours iouïssante du souuerain bien, sans qu'vn seul moment de son éternelle durée se passe en autre exercice, qu'en la possession de Dieu. C'est pourquoy les écriuains sacrez la nomment simplement & absolument *la vie*. Mais l'Apôtre l'appelle aussi grace, *la grace de vie*, dit-il. Car c'est tout autant que s'il disoit *la vie, qui est vne grace*; en la mesme sorte que cy-dessous parlant de la mesme chose il l'appelle vne *couronne incorruptible*; & comme dans le premier chapitre de la Geneze Moyse dit *l'étenduë du ciel*, c'est à dire (comme l'interpretent les plus doctes des Hebreux) le ciel, qui est vne étenduë. C'est vne façon de parler assez ordinaire dans l'Ecriture, & fort commune en tous langages, & particuliere mét dans le nôtre. Ce n'est pas icy seulement, que l'Apôtre appel- 1. Petr 5.

le la vie éternelle *vne grace.* Il l'auoit desia ainsi qualifiée au premier chapitre, nous cõmandant *d'esperer en la grace qui nous sera presentée en la reuelation de* IESVS-CHRIST. Or il la nomme *grace*, parce que c'est vn present de la gracieuse bonté, & misericorde de Dieu ; à raison dequoy elle est aussi nommée son *don* dans le 6. de l'Epitre aux Romains. Et S. Paul & S. Iude nous apprenent, que Dieu en nous l'a donnant *vsera de misericorde* ; l'vn priant Dieu, qu'il donne à Onesiforè de trouuer misericorde enuers le Seigneur au dernier iour ; & l'autre nous ordonnant d'attendre la misericorde de nôtre Seigneur IESVS-CHRIST à vie éternelle. Ce qu'il faut soigneusement remarquer contre ceux, qui pretendent que les fideles obtiennent la vie éternelle par le merite de leurs œuures. Comment, si cette vie là est vne grace ? Certainemẽt le discours de S. Paul est demonstratif, *si c'est par grace, ce n'est plus par œuures : autrement grace n'est plus grace : mais si c'est par œuures, ce n'est plus par grace ; autrement œuure n'est plus œuure.* Or c'est par grace, dit S. Pierre, Retenons donc ferme, que

2 *Tim.* 1. 18. *Iud.* 21.

Rom 11. 6.

ce

ce n'eſt pas par le merite des œuures. Et que l'on ne diſe point, que ce n'eſt pas orgueil d'attendre le ciel du merite de ſes œuures, pourueu que l'on reconnoiſſe, que ces merites viennent de la grace de Dieu. Car le Fariſien qui étaloit les ſiens dans le Temple, les rapportoit bien auſſi à la grace de Dieu, le remerciant de ce qu'il eſtoit vertueux; & neantmoins il ne laiſſe pas d'eſtre cõdamné. Mais pour reuenir à nôtre texte, S. Pierre dit, que la femme ſera auſſi *heritiere de cette grace de vie*; qu'elle aura part au royaume des cieux. Chreſtien, comment pouuez vous meſpriſer celle que vôtre CHRIST a ſi grandement honorée? à qui il donne ſa vie & ſon immortalité? Quelle infirmité pouuez vous plus alleguer, capable d'offuſquer vne ſi grande gloire? Qu'elle ſoit ce que vous voudrez au reſte, puis qu'elle viura à iamais auec IESVS-CHRIST, elle a le principal; & tout ce que vous pouuez auoir d'auantage au deſſus d'elle, n'eſt que tres-peu de choſe, puis qu'en ce point elle vous eſt égale. Car c'eſt ce qu'il faut remarquer en troiſieſme lieu, que l'Apôtre dit non ſim-

plement qu'elle sera heritiere de la vie, mais qu'elle en sera heritiere ensemble auec vous, en mesme lieu, en mesme degré, par mesme droict que vous. Si son sexe à quelque chose de plus infirme, que le vôtre, cela ne regarde que ce siecle, à l'vsage duquel sa foiblesse est necessaire. En l'autre, où se doit prendre la vraye condition & dignité de chaque chose (puis que nous ne sommes icy bas, que dans vn état passager & prouisionnel) vous n'aurez aucun auãtage, qui ne luy soit commun auec vous. Car en CHRIST (comme vous sçaucz) il n'y a ny Iuif, ny Grec, ny serf, ny franc, ny masle, ny femelle. Vous estes tous vn en luy. L'inegalité des sexes n'a lieu, qu'en la terre. Au ciel, où l'on ne prend, & où l'on ne donne à femme, l'vn & l'autre sexe, fleurira dans vne égale force & dans vne mesme gloire; en vn état semblable à celuy des Anges. Femmes, consolez vous, puis que Dieu vous appelle à vne si haute esperance. Que l'infirmité de vôtre sexe ne vous rabbaisse point le courage. Si l'homme à quelque auantage au dessus de vous, ce n'est qu'au regard de la chair, la moin-

Gal. 3. 28.

dre & la plus basse partie de nôtre estre, & pour ce siecle seulement, la plus miserable & la plus courte portiõ de nostre durée. Au reste vous auez aussi bien, que luy vne ame capable du ciel, & de la souueraine gloire. Il n'y a point de couronne dans le royaume de Iesus-Christ, à laquelle vous ne puissiez aspirer. Vôtre sexe ne vous ferme aucune des portes du sanctuaire eternel. Et vous, maris, apprenez icy à ne point mépriser celles, que vous aurez vn iour pour compagnes en la bienheureuse immortalité. Pensez à toute heure à ce Iesus-Christ, qui vous est cõmun; à cette chair, & à ce sang diuin; que vous mangez & beuvez l'vn auec l'autre; à cét esprit, qui vous arrose, & vous viuifie ensemble; & à cette eternité, dont vous joüyres également. Puis que vous tendez à vn mesme but; puis que vous estes destinés à vne mesme gloire; trauaillés y conjointement, meslans ensemble vos prieres & vos jeusnes; vos meditations, & vos soûpirs, les larmes de vostre penitence & les ioyes de vôtre cõsolation. Que l'esprit ait aussi sa part dans vôtre mariage; qu'il y trouue

vne aide auſſi bien que la chair ; qu'il y ait auſſi ſes communications, & ſes joüyſſances. Or tout ce ſainct & heureux commerce ne ſe peut exercer entre vous, ſi vous n'eſtes en concorde. Et c'eſt pourquoy l'Apoſtre vous met encore cette conſideration en auant, *afin* (dit-il) *que vos prieres ne ſoient point interrompuës.* Il preſuppoſe cõme vous voyez, que le mari & la femme prient Dieu enſemble ; & S. Paul leur ordonne expreſſement de *vacquer enſemble à ieuſne, & oraiſon* ; c'eſt à dire de s'acquiter enſemble de tous les deuoirs de la pieté ; d'offrir enſemble au Seigneur les ſacrifices de leurs benedictions, & de leurs aumônes ; de lire & mediter enſemble les inſtructions de ſa parole ; de conſacrer leur chambre à Dieu, comme vn petit ſanctuaire, où ils luy preſentent tous les matins, & tous les ſoirs deux cœurs abbatus à ſes pieds, tous deux pleins d'vn meſme zele, & brulans d'vne meſme amour. Maris, puis que Dieu vous a honorez de ſon image, vous eſtes les ſacrificateurs, & comme les ſurintendãs de ce ſanctuaire domeſtique. C'eſt à vous d'y veiller ; de donner ordre,

que le ſeruice diuin s'y face aſſiduëment, purement, & ſainctement ; que iamais le ſacrifice n'y manque, ny aucune des autres deuotions neceſſaires. C'eſt à vous d'en chaſſer la diſcorde, & les querelles, le courroux, les froideurs, & les ombrages ; & toutes autres paſſions ſemblables. Car autrement quelles prieres pourriez vous faire au Seigneur ? L'experience ne nous apprend, que trop que ces choſes ſont incompatibles auec le ſeruice de Dieu. Combien y a-il de maiſons, où elles l'ont entierement éteint, & aboli ? Car quand Satan, qui veille ſans ceſſe à nôtre ruine, voit ce deſordre dans vn ménage, il ne manque iamais d'y accourir ; d'y amener vne legion de demons pour ſouffler, & attizer ce feu, & ne ſe donne point de repos, qu'il n'ait tout ruiné ; comme nous en voyons tous les iours de triſtes, & lamentables exemples. Pour éuiter ces deſaſtres hommes & femmes, entretenez ſoigneuſement la priere & le ſeruice de Dieu au milieu de vous. Qu'il ne ſe paſſe point de iour, que vous ne vous preſentiez enſemble deuant luy ; que vous n'examiniez vos

cœurs ensemble sous la veuë de cette redoutable Majesté, les nettoyans de toutes affections basses & charnelles, auant que de mettre vos communes offrandes sur son autel. Heureuse maison, qui sera ainsi gouuernée. Les bons Anges camperont à l'entour d'elle. IESVS-CHRIST, & son esprit y seront presens nuit & iour, & y semeront les dons de leur grace à plenes mains, la lumiere de la foy, la charité, l'amour, la paix, & la ioye. Les enfans y croistrout en benediction, comme dans les paruis du Seigneur; Et apres les consolations de ce siecle Dieu la couronnera de vie, & de gloire en l'autre. Luy mesme nous y vueille tous cõduire par sa grande misericorde, & nous donner en quelque état que nous soyons, d'auoir tous part quelque iour dans ce bien heureux royaume, où les differences, qui diuisent maintenant nos conditions, abolies, il sera tout en tous, & nous tous éternellement en luy. Amen.

Sermon sur le Pseaume 96.

Vers. 10. 11. 12. 13.

x. Dites parmy les nations, l'Eternel regne : mesme la terre habitable est affermie, sans qu'elle soit ébranlée. Il jugera les peuples en équité.

xi. Que les cieux s'éjoüyssent ; que la terre s'en égaye ; Que la mer & ce qu'elle contient, bruye.

xii. Que les champs s'égayent, & tout ce qui est en eux. Lors tous les arbres de la foreſt crieront de joye.

xiii. Au deuant de l'Eternel ; pource qu'il vient. D'autant qu'il vient pour juger la terre. Il jugera le monde habitable en justice, & les peuples selon sa fidelité.

COmme c'étoit vne grande douleur aux fideles, qui viuoient sous le vieil Testament, de voir l'vniuers plongé dans vne profonde ignorance du vray Dieu ; auſſi leur étoit ce vne extreme consolation d'entẽdre qu'vn

iour ſon ſeruice, & ſon ſalut ſeroit communiqué à tous peuples, & que la lumiere, dont ioüyſſoit alors le ſeul païs d'Iſraël, ſeroit épanduë par toute la terre habitable. Car il n'eſt pas de ce bien, comme de ceux du monde, qui ne ſe peuuent étendre ſans diuiſion, ny eſtre communiqués à pluſieurs ſans diminuër la portion de chacun de ceux, qui y ont part. Celuy-cy au contraire ſe multiplie, & s'accroiſt en s'étendant. Plus il y a de perſonnes, qui y participent, & tant plus grande eſt la part de chacun d'eux. C'eſt pourquoy cette generale diſtribution, qui s'en deuoit faire au temps du Meſſie, redoubloit des lors la joye des fideles, qui en auoient la connoiſſance. Abraham voyant ce iour en eſprit, en treſſaillit de joye; & les autres Pro-
Ioan. 8. 56. fetes trionfent toutes les fois qu'ils manient ce ſujet, & contemplent les nations venans en foule à la connoiſſance de leur Eternel. Vous voyez cõment le Pſalmiſte en eſt rauy dans ce cantique; auec quelle émotion il en parle, conuiant tout l'vniuers à s'en égayer auec luy, & exprimant ce bonheur auec les plus magnifiques ter-

mes qui ſe puiſſent figurer. Dans le texte, que nous auons leu & chanté, il ſollicite les miniſtres de ce grand ouurage, à publier à toutes les nations le regne de l'Eternel, & à leur en décrire l'étenduë, la juſtice, & la fermeté. Il conuie meſme les creatures inanimées, les cieux, la terre, la mer, & toute leur plenitude, à prendre part en ce diuin trionfe, & à forcer leur nature pour en teſmoigner leur contentement, les aſſeurant pour la fin que le Seigneur viendra pour juger le monde, & le gouuerner en juſtice & fidelité. Ce ſont les trois points, que nous traitterons en cette action, moyennant la grace de Dieu; du regne de l'Eternel, de la ioye des creatures, & de la venuë du Seigneur.

Vous ſçaues, Mes Freres, que tandis qu'à ſubſiſté le tabernacle de Moyſe, il y auoit vne grande difference entre Iſraël, & les autres peuples, éloignés de l'alliance de Dieu, que l'Ecriture appelle ordinairement les *nations*, ou *les Gentils*. Maintenant donc le Profete voiant cette difference ôtée par le Meſſie de Dieu, cette cloiſon abbatuë par ſon benefice, comme ardé

que l'on reuele à ces poures nations les secrets, qu'elles auoint ignorez durant tant de siecles ; *Dites parmy les nations*, (dit-il) *l'Eternel regne ; mesme la terre habitable est affermie, sans qu'elle soit ébranlée.* Publiez leur cette bonne nouuelle, & leur dõnez la cõnoissance de ce diuin regne, auquel consiste leur salut. Mais il signifie par mesme moyẽ la maniere en la quelle seroit établi ce regne de Dieu ; non auec les armes, cõme les empires du monde, mais auec la parole ; en preschãt, & non en cõbatãt. Car ça été l'vne des merueilles de cet empire mistique, qu'il à été fõdé par la seule vertu d'vne parole foible en apparence, & comme le temple de Salomon, innocemment & miraculeusement basti sans fer, & sans marteau ; les Apôtres & leurs compagnons y ayans emploié des armes, non charnelles, mais spirituelles, & bien que mépriſables en apparence, efficacieuses neantmoins à la destruction des fortereſſes, & de toute hautesse, qui s'éleuoit contre la connoissance de Dieu ; incomparable merueille, qui découure euidemment la diuinité de cet ouurage. Mais voions maintenant quelle est cette nouuelle, que le Psal-

2 Cor. 10. 4. 5.

miſte veut, que l'on annonce aux nations ; *Publiez parmi les nations* (dit-il) *l'Eternel regne ; meſme la terre habitable eſt affermie ſans qu'elle ſoit ébranlée. Il iugera les peuples en equité.* Cette prediction comme vous voyez, contient trois articles ; le regne de l'Eternel, ſon effet, l'affermiſſement de la terre ſans eſtre plus ébranlée, & ſa maniere, que les peuples y ſeront iugés en équité. L'Eternel, étant le Dieu ſouuerain, qui a creé le monde, & qui le gouuerne par ſa prouidence, à vn empire abſolu ſur toutes choſes ; & ne la pas ſeulement, mais l'exerce auſſi cõtinüellement, n'arriuant rien ny dans les cieux, ny dans la terre, que par la diſpoſition de ſa volonté. Car ce n'eſt pas vn Roy faineant, dont le bon-heur ſoit troublé par l'action ; comme ſe l'imaginoit le filoſofe Epicure, qui meſurant follement la diuinité à nôtre foibleſſe, tenoit que la beatitude, & la prouidence ſont choſes incompatibles. Mais il n'en eſt pas de cette ſouueraine nature, comme de la nôtre. Elle remüe tout ſans ſe mouuoir, & tourne, & change toutes choſes ſe repoſant cependant en elle meſme, com-

me dans vn centre immobile. Mais outre ce ſecret empire, que Dieu exerce ſur toutes creatures, bonnes & mauuaiſes, obeïſſantes & rebelles, il en a encor vn autre ſur ceux qui le connoiſſent; & c'eſt celuy, que l'Escriture appelle proprement ſon regne. Car il n'honore du nom de *ſes ſuiets*, & de *ſon royaume*, que ceux, qui adorent ſa diuinité, qui reconnoiſſent ſon ſçeptre, & ſe ſouſmettent volontairement aux ſainctes & diuines loix, qu'il nous a baillées en ſa parole. D'où s'enſuit qu'encore, qu'il euſt ſoin des Nations durant le temps de leur erreur, & euſt l'œil ſur leurs folies meſmes, ne s'y paſſant rien, dont il ne priſt connoiſſance; neantmoint il n'a proprement regné au milieu d'elles, que lors qu'elles ont connu & adoré ſa Majeſté, luy rendant l'hommage, que des creatures raiſonnables doiuent à leur vray Seigneur, & Redempteur. Auant cela, elles ſe laiſſoient gouuerner aux demons; Elles reclamoient pour leurs Rois, & Seigneurs ſouuerains des idoles de bois, & de pierre, vn Iupiter, & vn Apollon, & telles autres chimeres, qui n'étoient pas meſ-

me en la nature des choſes, bien loin d'y auoir aucune puiſſance, ou autorité, digne des honneurs, qui leur étoient rendus par ces mal'heureux peuples, plus ſtupides, & plus brutaux en ce point, que les grenoüilles de leur Eſope, qui établirent vn tronc de bois pour leur Roy Mais quand IESVS eut diſſipé les tenebres de l'erreur par la lumiere de ſon Euangile, & montré aux Nations la majeſté, & la gloire de ſon Pere eternel, Dieu alors commencea à regner au milieu d'elles; parce que ſecoüans le honteux joug de leurs premiers tirans, & renonceans chacune à ſes idoles, elles ſe ſouſmirent au Seigneur; le reconnurent pour ſeul vray Dieu, luy conſacrerent leurs corps, & leurs ames, luy dedierent des temples, & des aſſemblées, & firent ouuerte profeſſion de receuoir ſes volontés pour les ſouueraines loix de leur vie. Dieu alors épandit ſes faueurs ſur elles; & au lieu qu'auparauant il ne les reconnoiſſoit que pour ſes ennemis, il les auoüa pour ſes enfans, & leur communiqua les plus ſecretes de ſes graces, & les gouuerna auec vne particuliere pro-

uidence. C'eſt donc ce regne là dont parle icy le Pſalmiſte; qu'il veut, que l'on publíe par le monde; que l'on conuie tous peuples à y prendre part, leur diſant, comme S. Paul autresfois, que Dieu ayant éstemps paſſez laiſſé cheminer toutes les nations en leurs voyes, leur denonceoit maintenant qu'ils ſe conuertiſſent à luy, le vray Dieu viuant, qui a fait le ciel, & la terre, & la mer, & toutes les choſes, qui y ſont. Le Profete ajoute en ſuite l'effet de ce regne de Dieu dans le monde, *la terre habitable* (dit. il) *eſt affermie ſans qu'elle ſoit ébranlée.* Comme vous voiez, que dans vn état toutes choſes ſont en confuſion, tandis que le vray & legitime Prince n'y eſt pas obey, & reconnu; ainſi en étoit-il du mõde auant que le Seigneur y regnaſt par l'Euãgile de ſon Fils. Il eſt biẽ vray, que le Soleil & la Lune, & les autres aſtres y faiſoient leurs cours; que les ſaiſons, & les mois y gardoient fidelemẽt leurs rãgs, & que les élemẽs, & les autres parties de la nature y viuoient par maniere de dire ſous les meſmes loix, & ſous la meſme police, que maintenant. Mais tant y a que le gen-

Act. 14. 15. 16.

re humain, la plus noble, & la plus excellente partie de l'vniuers, étoit dans vne extreme confuſion. Car quel plus horrible câos ſe ſçauroit-on imaginer, que de voir deſchirée en mille pieces l'autorité, & la puiſſance d'vn Souuerain ? de voir ſa couronne indignement decoupée en vne infinité de morceaux? de voir aſſiſes ſur le trône de l'Eternel des choſes, qui n'ont pas l'honneur d'eſtre mortelles ? de voir reueſtuës des tiltres, & de la gloire de la ſupreme ſapience des beſtes brutes, & des idoles muëtes ? Quelle plus ſale & plus vilaine confuſion, que de voir les ſujets de Dieu tirannisez par les demons ? Quel plus étrange renuerſement, que de voir les hommes proſternez deuant des animaux ? les creatures raiſonnables adorer ce qui n'a point de ſens ? tout le genre humain en ſomme, le vray & legitime empire de l'Eternel, déchiré en mille petits états, aſſujetis à vne infinie engeance de monſtres, l'vn à vn ſerpent, l'autre à vn oiſeau, l'vn à vn belier, l'autre à vn ſatire, & quelques vns meſmes aux poireaux, & aux oignons de leur jardins ? Telle étoit la

face du monde auant que Dieu y regnaſt par Ieſus-Chriſt, qui y fit ceſſer ce deſordre, & remit chaque choſe en ſon rang. Il aſſit le ſeul Eternel ſur le trône. Il abbatit la tirannie des demons, & les renferma dans les enfers. Il arracha les faux Dieux de leurs niches, & mit en poudre toutes les marques de leur abominable empire. Il rendit à l'homme le lieu, qui luy appartient; & ayant miraculeuſement deliuré la terre de ce deluge d'ignorance, qui y auoit broüillé toutes choſes par l'eſpace, non de quelques mois, mais de pluſieurs ſiecles, l'a reſtablit en ſa vraye & naturelle forme. C'eſt à mon auis ce qu'entend le Pſalmiſte, quand il dit, *que la terre habitable ſera affermie.* Car comme il ſemble, que dans vn païs toutes choſes ſont flotantes, tandis que la confuſion y regne, de meſme auſſi ſemble-il à l'oppoſite, que tout s'y raſſeure & s'y raffermit, quand l'ordre y reuient, & que le gouuernement legitime, s'y établit, & n'y a rien ſi ordinaire dans le ſtile de toute ſorte d'écriuains, que cette figure qui dit *affermir vn pays*, pour ſignifier ſon établiſſement ſous vn bon & legitime

gouuernement. Ioint que là où Dieu n'eſt pas connu, & ſeruy, il n'eſt pas poſſible, qu'il y ait rien de ferme, ny d'aſſeuré. Voyez quelle, & combien miſerable étoit l'agitation du monde dans les tenebres du Paganiſme ? Ie ne parle point des peuples, dont l'erreur étoit infinie. Mais les ſages meſmes combien ſe montroient-ils inconſtans, & changeans en toutes leurs opinions ? Ils tâtonnoient dans leur aueuglement ; ils alloient d'vn coſté, puis tout a coup tournoient de l'autre; doutans de toutes choſes, iuſques à ne ſe pouuoir reſoudre de ce qui eſt le plus clair, & le plus aſſeuré. Ils ne ſçauoient ny d'où nous venons, ny où nous allons ; quel eſt le vray principe de nôtre vie, ny quelle en ſera la derniere fin. Ils n'oſoient croire ny la prouidence, ny la fortune; ny la neceſſité du deſtin, ny l'independence de la volonté ; ny l'eternité, ny la mortalité de l'ame. A peine s'aſſeuroient-ils, qu'il y euſt vn Dieu. Ils rencontroiẽt par tout de grandes, & inſolubles difficultez. Cette obſcurité s'épandoit dans le reſte de leur vie ; où ils tenoient, tantoſt, qu'il faut ſuiure la ver-

tu, tantoſt qu'il ſe faut laiſſer gouuer-
ner à la volupté; les vns, qu'il faut
pleurer de tout, & les autres, qu'il en
faut rire; & mille folies ſemblables.
Iugés quelle, & combien flotante de-
uoit eſtre la terre ſous de tels conduc-
teurs. Auſſi y voioit-on l'impieté va-
riante inceſſamment en vne infinité
de differentes manieres ſans bornes,
ny meſure, ſelon la fantaiſie des hom-
mes vains. Car l'incertitude & la dou-
te eſt la iuſte, & ineuitable pene de
l'erreur. Regardés combien ſont en-
core aujourd'huy douteux & incer-
tains ceux, qui ne ſe contentans pas
du regne de Dieu, luy ont aſſocié les
hommes? comment il n'y a point de
fin à leurs ſuperſtitions, à leurs poli-
ces, ceremonies, ordres, & opinions,
ne ſe paſſant preſques aucune année,
qüi ne produiſe quelque nouueauté au
milieu d'eux? Ieſus-Chriſt par la veri-
té de ſon Euangile affermit cette terre
branlante, & flotante au parauant. Il
montra au genre humain les vrais fon-
demens de toutes choſes, les premiers
principes, & les dernieres fins de nô-
tre vie. Il nous donna la reſolution de
nos doutes, l'expoſition de nos difficul-

tés, l'éclairciſſement de nos broüil-
lars, & tirant nos eſprits de l'inquietu-
de, les aſſit dans vne haute lumiere,
d'où ils découurent au vray avec vn
extreme contentement la nature de
toutes choſes. Car la doctrine, qu'il
nous a baillée, contente les ames à
pur & à plein. Et comme elle eſt tres-
parfaite, auſſi n'eſt elle ſujete à nulle
alteration. C'eſt à quoi ſe rapporte
ce qu'ajoute le Profeté, que la terre af-
fermie par le regne du Seigneur *ne ſe-*
ra plus ébranlée. Car le monde auant
cela étoit ſujet à vne infinité de chan-
gemens. Apres auoir tenu vne diſci-
pline, il la caſſoit, & en receuoit vne
autre, comme il paroiſt par les hiſtoi-
res des Payens, où l'on ne voit rien
plus commun, que tels changemens
d'eſtats, & de religiõs. La religion des
Iuifs meſme, quoy que veritable & ſuf-
fiſante pour ſon temps, deuoit eſtre
changée, & l'a eſté en effet; comme
l'Apôtre la diuinement remarqué dãs *Hebr.* 7.
l'épitre aux Hebreux; & comme le
Profete Ieremie l'auoit predit long-
temps auparauant en ces mots; *Les* *Ier.* 31.
iours viennent, dit l'Eternel, que ie trait- 31.
teray vne nouuelle alliance. Mais l'état

de Chriſt ne ſera point changé ; & c'eſt pourquoy entre autres raiſons, il eſt nommé *le royaume des cieux* ; conſtant & immuable, comme la ſubſtance, & l'ordre des cieux ; ainſi que le declare Ieremie, diſant, que comme les reglemens du Soleil, & de la Lune, & des étoiles ne ceſſeront iamais, de meſme auſſi ce nouuel état
Ier. 31. 36. n'aura point de fin. Nous auriõs maintenant à expliquer la maniere, dont il ſera gouuerné, à ſçauoir en équité & juſtice. Mais parce que le Profete repete encore la meſme choſe dans le dernier verſet, nous en differerons l'expoſition iuſques-là. Venons donc au ſecond article, où il exhorte toutes les parties du monde à ſe réjoüir de ce bien heureux regne de Dieu, *Que les cieux* (dit-il) *ſe réiouyſſent ; Que la terre s'en égaye ; que la mer bruie, & ce qu'elle contient ; Que les chams s'égayent, & tout ce qui eſt en eux ; que tous les arbres des foreſts crient de ioye.* Ie ſçay bien que c'eſt vne figure aſſez commune dans le langage diuin, & humain d'employer le nom d'vne choſe pour ſignifier celles, qui y ſont contenuës : comme quand nous diſons l'Italie pour les

Italiens, ou la France pour les François ; & qu'en cette fasson l'on met souuent *le ciel*, & *la terre* pour dire les Anges, & les hommes, qui y habitent. Mais ce qui m'empesche de prendre ainsi ces mots en ce lieu, & autres semblables, c'est que le Psalmiste exhorte à ce rejouir, non les cieux & la terre seulement, mais aussi la mer, qui n'est peuplée, que de creatures sans raison, & toute sa plenitude, c'est à dire ses eaux, & ses poissons ; & non seulement les chams, mais encore expressement les arbres des forests mesme. D'ou s'ésuit, qu'il faut necessairement entendre ces paroles en leur sens propre pour ces mesmes creatures inanimées, que nous appellons le ciel, la terre, la mer, les chams, & les arbres des bois ; étant clair, que par cette figure les arbres ne peuuent estre mis pour aucun sujet raisonnable. Mais (me dirés-vous) comment est-ce donc que le Profete addresse sa parole à ces choses, veu qu'elles n'ont point de sens pour l'oüir ? Comment leur ordonne-il de s'égayer, veu que la joye est vn mouuement, dont elles ne sont pas capables ? Chers Freres, c'est vne fasson

de parler excessiue, vne hiperbole; (comme on la nomme dans les écoles) qui pour nous representer combien le bon-heur du monde sera extreme sous le regne de Dieu en Iesus-Christ, en étend la réjouissance iusques aux creatures les plus mortes, & les plus destituées de sens, & de raison. Ce n'est pas assés (dit-il) que les hommes, & les Anges soient rauis de ioye, voyans auec vne satisfaction nonpareille la gloire de ce diuin empire; Leurs émotions, & leurs cantiques ne suffisent pas pour la magnificence d'vn si heureux changement. Que toutes les parties de l'vniuers, les cieux en haut, la terre & la mer en bas; que les villes & les campagnes, que les forests, & les arbres mesmes, ornent aussi le trionfe de leur Seigneur. Qu'vne si extraordinaire grace leur donne la voix; & les mouuemens, que la nature leur a refusés. Le bon-heur de ce regne de l'Eternel luy semble si grand, & si infini, qu'il voudroit, que tout l'vniuers s'en émeust; & qu'il arriuast aux creatures inanimées quelque chose de semblable a ce qui aduint autresfois (à ce que dient

les histoires) au fils du Roy Crœsus, qui ayant été muët depuis sa naissance, parla soudainement, voiant vn ennemi, qui alloit tuër son pere; l'exces de la crainte ayant miraculeusement rompu les liens de sa langue, & la force de la passion ayant veincu la necessité de la nature. Il semble que le Psalmiste desire, que la gloire du regne de Dieu force pareillement à sa venuë la nature de toutes choses; qu'elle anime les plus inanimées; qu'elle donne les mouuemens de la ioye à celles, qui n'ont point de sentiment; les paroles, & la voix à celles, qui n'en ont aucun vsage. I'auouë que de toutes les figures du langage il n'y en a pas vne plus hardie, que celle-ci, qui renuerse la nature, & donne des ames aux flots de la mer, & aux rochers de la campagne, les plus stupides sujets, qui soient au monde. Mais aussi sousticns-je, que quand elle est bien & cõuenablement employée, c'est le plus superbe de tous les ornemens de nos discours; d'où vient aussi que la poësie s'en pare fort souuent, comme celle de toutes les formes de l'oraison humaine, à qui la pompe &

la magnificence conuient le mieux. Ne vous étonnes donc pas si le Psalmiste, & les autres Profetes, qui ont composé la plus part de leurs écrits en vn stile poëtique, y ont quelquesfois employé cette sorte de figure. Mais puis que l'hiperbole pour estre bonne, & legitime doit auoir quelque fondement dans les choses mesmes, aussi bien que les autres figures du discours, considerons quelle est la raison de celle, dont vse icy nôtre Profete. Il est desia tout clair & reconnu, que le ciel, & la terre, & les autres sujets, dont il parle en cet endroit, n'ont ny n'auront iamais, ny par le don de la nature, ny par la grace du Messie, la ioye, ny le sentiment, ny aucune des autres passions, ou émotions propres aux creatures animées. Mais bien leur peut-il arriuer quelqu'vn des accidens, qui causent ces mouuemens-là dans les natures animées; de fasson qu'encore qu'en ces rencontres-là ces choses n'ayent aucun ressentiment de ce qui leur arriue, il est vray pourtant qu'elles en auroient, si la condition de leur estre en étoit capable. Quand donc il leur arriue quelque

chose

chose de semblable, les hommes pour l'exprimer leur attribuent les émotions, & les sentimens, qu'elles en auroient si elles en étoient capables, bien qu'en effet elles ne les ayent pas, signifians vne cause par le nom de l'effet qu'elle a accoustumé de produire dans les substances animées. Comme quand quelqu'vne de ces choses-là est gastée, salie, ou ruinée, ou despoüillée de ses ornemens, on luy donne la douleur, le dueil, les larmes, les gemissemens, les complaintes, & les autres mouuemens, que telles pertes ont accoustumé de causer aux hommes, & aux autres animaux. Au contraire quand elles sont rétablies, accreuës, enrichies, & embellies, on leur attribuë la joye, le chant, les cris d'allegresse, l'applaudissement, & semblables actions, & émotions ordinaires aux hommes en telles occasions. Il n'y a rien si commun aux Profetes, que d'exhorter les villes, les tours, les Palais, les fleuues, & les élemens d'vne prouince, tantost à pleurer, & tantost à se réjouir, selon les ruines & les desolations ou au contraire les accroissemens, & embellissemens, qui y

doiuent arriuer. Les écriuains du mõde en vſent en la meſme ſorte, & les exemples en ſont ſi communs dans leurs liures, que ce ſeroit abuſer de nôtre temps, que de l'emploier à vous les rapporter. Selõ cette regle il faut poſer que le ciel, la terre, la mer & les autres creatures ici nommées déuoient auoir quelque part au bon-heur ou regne du Meſſie, telle que ſi elles étoient animées, elles en témoigneroient leur joye, & leur reſſentiment. Autrement toute cette figure ſi belle, & ſi hardie demeureroit froide & inutile. Or il ſemble difficile de comprendre, quel bien la venuë & manîfeſtation de Ieſus-Chriſt a apporté à ces creatures, veu que les cieux, & les élemens n'en ſont nullement changez. Le Soleil n'en luit pas plus clair; les influences des aſtres n'en ſont de rien plus douces, ny les ſaiſons mieux reglées, ny les élemens plus parfaits, ny les animaux moins ſauuages, ny les plantes plus fertiles, ny les campagnes plus heureuſes, ny les mers plus paiſibles. Leur nature eſt ſujete aux meſmes infirmités, vanitez, & deſordres, qu'auparauant. Quel intereſt ont dõc

tes choſes à ce bien heureux regne de Dieu, qui les oblige à y prendre part, & à s'en réjouir, ſi elles étoient animées? Chers Freres, ie répons premierement, que toutes les creatures ayãs l'honneur d'appartenir à Dieu, comme faites & formées de ſa main, & dependantes abſolument de ſa prouidence, elles ſont obligées de prendre part en tout ce qui le regarde, & de s'eſtimer plus, ou moins heureuſes, ſelon qu'il eſt plus, ou moins glorifié. Puis donc que le regne de Dieu en ſon Chriſt a mis ſa gloire à vn point incomparablement plus haut, qu'elle n'auoit iamais eſté; qui ne voit que toutes les creatures étoient obligées de le receuoir auec des joyes nonpareilles? Les Anges, à qui cet empire n'apportoit proprement, & directement aucune perfection, ne laiſſerent pas de chanter à ſa venuë, Gloire ſoit és lieux tres-hauts. Si donc la nature auoit donné aux cieux, & aux élemens, ou l'intelligence des Anges, ou le ſens des hommes, il ne faut pas douter, qu'ils n'euſſent auſſi tenu leur partie en ce diuin concert; qu'ils ne ſe fuſſent égayés, & écriès de joye,

ſelon l'ordre que leur en donne icy le Profete. Mais ie dis en ſecond lieu, que ces creatures auoient encore vn autre intereſt au bon-heur de ce regne du Meſſie, à raiſon de l'homme. Car puis que l'homme eſt leur chef & leur Prince par la diſpoſition de leur commun Createur, il eſt clair qu'elles ont part, tant en ſa bonne, qu'en ſa mauuaiſe fortune ; comme vous voyez, que les ſujets ſont intereſſez en tout ce qui regarde leur Seigneur. Tout ainſi donc que la cheute de l'homme fut vn mal'heur, & vne matiere de dueil pour ces creatures ; ainſi ſon rétabliſſement par la grace de Dieu leur eſt vn bon-heur, & le ſujet d'vne grãde ioye ; comme vous voyez qu'en la vie ciuile l'on noircit iuſques aux ſales, & aux murailles des maiſons, où il eſt arriué quelque deſaſtre ; & és occaſions contraires on les rend de couleurs gaves & viues ; les hommes eſtimans raiſonnable, que toutes choſes ſe reſſentent du bien, & du mal de leurs maiſtres, & qu'elles courent par maniere de dire vne meſme fortune auec eux. Enfin ie dis, qu'encore que la nature des cieux, & des élemens n'ait pas eſté changée

en elle meſme par le regne de Dieu, l'on ne peut pourtant nier, que leur eſtre ne ſoit par là éleué en vn état beaucoup plus heureux, & plus parfait qu'auparauant : Car le bon-heur & la perfection de chaque choſe conſiſte proprement à iouïr de la fin pour laquelle elle a eſté faite & formée. Or les cieux, les élemens, & les autres corps ſoit cœleſtes, ſoit terriens, auoiẽt été faits pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'homme. Le monde étoit comme vn ſainct temple. Toutes les creatures en étoient ou les parties, ou les meubles. L'homme en étoit le ſurintendant, & comme le ſacrificateur, obligé par cette charge à rapporter tout le reſte à l'honneur de ſon ſouuerain Seigneur, le ſeruant relîgieuſement, & iouïſſant de ſes preſens ſelon ſon intention. Si l'homme s'en fuſt acquité, comme il deuoit, les creatures euſſent été glorieuſes de ſeruir à vn ſi beau but, & d'eſtre emploiées à vne ſi excellente fin. Quand il a oublié ſon deuoir, quand il a miſerablement abuſé du monde, dediant aux demons ce qui étoit deſtiné à Dieu, à des choſes periſſables ce qui étoit deu à l'Eternel, con-

ſumant dans le vice ce qui luy auoit été donné pour ſeruir d'inſtrumẽt à ſa vertu ; qui doute que ces creatures n'ayent été par ce moyen des-honorées & deſtries ? & iniuſtement dépoüillées de la perfection de leur nature ? Si l'on ſe ſeruoit d'vn ſçeptre à charger du fumier, ou ſi l'on mettoit des beufs, ou des mulets dans vne ſale roiale ; ſi l'on logeoit dans vn temple des brîgans, ou des filles débauchées ; ces choſes-là ſeroient elles pas outragées ? Sembleroient elles pas, quoy que muëtes & inanimées reſſentir cét affront, & ſoûpirer ſecretement pour le tort, que l'on leur feroit ? Il en eſt de meſme des creatures de Dieu. Ces cieux, qui auoiét été faits pour inſtruire, & éclairer les ſeruiteurs de leur Maiſtre, dechéent de leur premiere gloire, quand il leur faut au lieu de cela deſploier leurs merueilles, & communiquer leurs biens à des ingrats, & à des ſacrileges. C'eſt tout de meſme vne inperfection à cette terre, deſtinée pour loger les ſacrificateurs du Souuerain, de n'eſtre chargée, que de beſtes & de demons ; & ſi elle auoit des ſens elle ne pourroit voir ſans vne extreme indignation ſes fruits ſoüillés

par les mains des meschans, l'air qui l'enuironne empoisonné de leurs haleines, l'or & l'argent, qu'elle cuit dans ses flancs, les diamans, & les joyaux, qu'elle y forme auec tant de trauail, seruir de jouët à la vanité, à l'ambition, à l'auarice, & à la luxure. Or l'Eternel venant regner ici bas par l'Evangile de son Fils affranchit toute la nature de cette misere & seruitude; rapportant chaque chose à son vray but, voire les éleuant, toutes à des fins plus nobles encore, que n'estoient celles de leur premiere creation. L'uniuers en a desia touché comme les arres, & les premices à la publication de l'évangile, ses creatures ayans été en diuers lieux nettoiées des ordures du Paganisme, & consacrées au Dieu viuant. Car l'idolatrie avoit opprimé toute la nature, n'en laissant aucune partie, qu'elle n'infectast de ses poisons, dédiant à ses demons, & à ses autres abominables vanitez le ciel, l'air, la terre, les bois, les arbres, les fontaines, les ruisseaux, les riuieres, les metaux, les villes, les chams, & les prouinces entieres, comme sçauent ceux qui sont versés dans l'histoire des Payens. Ce fut par le be-

nefice du Christ de Dieu, que la natu-
re fut deliurée de toutes ces impuretés.
Ce fut par sa grace, qu'elle respira en
liberté, & vit ses élemens affranchis de
l'importune tirannie des idoles, seruir
à Dieu & à ses enfans. Si donc elle eust
eu des sens, & vne voix articulée, lors
que le regne de son Dieu la mit en cet
heureux état; qui doute, que ses cieux
en haut ne se fussent réiouïs de voir en-
fin apres tant de siecles leurs enseigne-
mens leus, & entendus par les hommes
de voir leurs lumieres, & leurs influen-
ces tomber sur les enfans de leur Mai-
stre? Qui doute que la terre en bas
n'eust beni sa bonne fortune: que ses
champs, & ses arbres, & ses autres
productions ne se fussent réjouis de
voir cesser leur infamie? Que la mer
auec ses poissons ne se fust estimée heu-
reuse de se voir reconnoistre pour l'ou-
urage d'vn Dieu souuerain, & pour
l'vne des parties de son empire, & non
plus pour le jouët d'vne ie ne sçay
quelle idole? C'est le bon-heur, que
le Psalmiste predit icy aux creatures,
ne signifiant autre chose par le ressenti-
ment, qu'il leur en commande, sinon
que le plus parfait & le plus heureux

état, où elles puissent estre, est de seruir au Seigneur, comme elles feront au temps de son regne. C'est pourquoy il ajoute notamment ces mots, *au deuant de l'Eternel*; pour montrer, que hors de son regne, & de son salutaire gouuernement il ne peut y auoir au monde aucune solide ioye; aucune vraye perfection, & felicité. Mais il est temps de passer à la troisiéme partie de nôtre texte, où le Profete allegue la cause de cette magnifique exhortation, qu'il a addressée à toutes les creatures, *D'autant* (dit-il) *que le Seigneur vient pour iuger la terre: Il iugera le monde habitable en iustice, & les peuples selon sa fidelité:* Signifiant éuidemment par là ce que nous disions n'aguéres, qu'auant cette venuë du Seigneur toutes les creatures étoient dans vne condition miserable, & vraîement digne de pitié, & que lors de ce regne elles seroient mises en vn meilleur état. Il asseure par deux fois, qu'il iugera la terre, pour montrer la certitude de cette promesse, quelque étrange, & incroiable qu'elle semblast alors. Et dit non *qu'il viendra* à l'avenir, mais *qu'il vient* au present, pour la mesme raison. Ioint que

par là il ſignifie, qu'il viendra bien toſt, qu'il eſt s'il faut ainſi dire à la porte. Car les mille ans, qui coulerent depuis le temps du Profete iuſques à l'accompliſſement de cét oracle, ne ſont (comme vous ſçauez) qu'vn iour deuant Dieu. Au reſte nous auons ici à conſiderer & la venuë du Seigneur, & la fin de ſa venuë. *l'Eternel vient*, dit le Pſalmiſte. Dieu étant vne eſſence infinie, qui remplit toutes choſes par ſa preſence, ne ſe meut point à proprement parler *d'vn* lieu en vn autre; & n'eſt ſuſceptible d'aucun changement, ny mouuement quel qu'il ſoit. Mais les Profetes luy attribuent ſouuent par figure les mouuemens, & les actions des creatures, pour nous repreſenter auec ces images les diuers myſteres de ſa prouidence. Ils diſent, *qu'il vient*, lors qu'il témoigne en vn lieu ſa preſence, qui n'y paroiſſoit pas auparauant, ſoit par quelque ſigne, & ſimbole viſible, comme dans le buiſſon du deſert par vne flame de feu, qui y luiſoit ſans le conſumer, dans le camp d'Iſraël par vne nuë qui le cõduiſoit en forme de colomne, ſur la montagne de Sinai

par les brandõs & les tonnerres, & les nuages effroiables, qui la couuroiét, dans le tabernacle, par les oracles qui s'y rendoient ; soit par quelque grand & extraodinaire exploit de sa justice, ou de sa misericorde, cõme quãd il abisma Sodome & Gomorre, quãd il deliura son peuple d'Egipte, & confondit Farao par tant de miraculeux châtimens C'est ainsi qu'il faut prendre sa venuë dãs ce texte, pour sa manifestatiõ dans le mõde en l'vne & en l'autre sorte. Car quant à la premiere, lors qu'il vint regner par sõ Fils, il fit voir aux hõmes le plus glorieux & le plus admirable simbole de sa Majesté, qui fut iamais, ayãt vestu pour se cõmuniquer plus familieremẽt à eux, leur prenature dans le ventre de la Vierge, & se l'étant vnie non en apparẽce, ou seulemẽt pour quelques momens, cõme ces premieres formes, dont il s'étoit seruy sous le viel testament ; mais veritablement & personnellement, & pour touſiours. D'où vient qu'au lieu que de ces premieres manifestations l'on ne peut dire, que *le Seigneur vesquit* sinon improptement, figurément, en cette ci on le peut dire pro-

prement & ſans figure. Car ces premieres formes, que les anciés voioient ſe mouuoir, & venir a eux, n'étoient pas le Seigneur meſme ; mais cet homme nay de Marie, qui eſt venu en la plenitude des temps, qui eſt deſcendu en terre, & de là monté au ciel, eſt veritablement ce meſme Eternel, qui à fait les cieux & la terre. La fin & l'effet de ce ſien auenement ſi merueilleux eſt exprimé par le Profete en ces mots, *Il vient pour iuger la terre ; il iugera le monde habitable en iuſtice, & les peuples ſelon ſa fidelité.* C'eſt préciſement ce qu'il appelloit cy-deſſus *ſon regne.* Car iuger en la langue Ebrayque ſignifie generalement gouuerner, regner, exercer authorité & puiſſance ſur vn peuple; d'où viẽt que les premiers gouuerneurs des Ebreux ſont appéllés *iuges* : & le liure de leur hiſtoire *le liure des Iuges*; & le premier & plus haut magiſtrat de la ville de Cartage dont le peuple & le lãgage étoit originaire de Canaan, étoit nommé *ſuffetes* ; c'eſt adire Iuge. Car c'eſt préciſement ce que ſignifie ce moten la langue Ebrayque, où Cananéenne ; Icy donc *iuger la terre*, ne ſignifie autre choſe que regner. Ce regne (comme nous

l'auons expliqué) est l'Empire que Dieu a exercé & qu'il exerce encore sur le monde depuis que par l'Euangile il s'y est fait reconnoistre pour le souuerain Seigneur, Createur, & Sauueur du genre humain, assemblant son Eglise de toutes sortes de nations, la gouuernant & conduisant sous de tres-saincts loix, & par vne singuliere prouidence, la chastiant doucement, & punissant ses ennemis exemplairement, selon qu'il le iuge à propos dans le conseil de sa souueraine sagesse. Cette iustice & fidelité, auec laquelle il gouuerne son Royaume, est la bonté, qu'il déploie continuellement sur les siens: leur pardonnant leurs fautes, les receuant en sa grace, les consolant & sanctifiant par son esprit, les déliurant de la tyrannie de leurs ennemis, le Diable, le monde, & le peché, & leur fournissant liberalemẽt toutes les choses necessaires pour les conduire au salut. Il l'appelle *iustice*, parce que c'est (comme vous voyés) vne beneficence continuelle ; qui est proprement ce que les Saints Autheurs entendent ordinairement par le mot de *iustice*; bien qu'en le prenant autrement comme on fait en nôtre commun

langage, pour vne exacte & conſtante volonté de rendre le droit à chacun, l'on puiſſe auſſi nommer *iuſtice* cette vertu du Seigneur, qui diſpenſe le gouuernement de l'Egliſe. Car bien qu'à la rigueur du droit les ſujets du Seigneur ne meritent rien moins, que les graces qu'il leur fait; ſi eſt ce pourtant qu'il a tellement temperé la miſericorde dont il vſe enuers eux, qu'en ſauuant & couronnant des criminels il ne choque nullement les droits de ſa ſouueraine iuſtice, abondamment ſatis-faite par la mort de IESVS-CHRIST nôtre Mediateur. *La verité* ou *fidelité* du Seigneur ſignifie au fonds la meſme choſe que ſa iuſtice; c'eſt aſſauoir ſa conſtance & ſa fermeté immuable à obſeruer & executer inuiolablement toutes les promeſſes qu'il nous à faites en ſon alliance.

Voyla, chers Freres, quel eſt ſommairement le ſens de cet oracle, touchant le regne de Dieu ſur les nations, accomply mille ans apres la mort du Profete par nôtre Seigneur IESVS-CHRIST. C'eſt à nous de bien faire, nôtre profit de ces. diuins enſeignement, Et pour vous guider en cette

meditation ie vous toucheray brieue-ment pour la fin les principales in-structions, qui nous en reuiennent. Premierement vous aués en cette prediction, & autres semblables, vn inuincible argument de la verité du Christianisme. Car il est clair, que c'est nostre IESVS, & non aucun autre qui à fait connoistre l'Eternel aux nations, & qui par son Euangile y a boly la tirannie des idoles, & y a établi le regne du souuerain. Il est donc veritablemẽt le Messie de Dieu, la gloire des Gentils, la ioye & le salut du monde. Mais de ce que le Profete tesmoigne, que la terre n'a esté affermie, que par le regne de Dieu, vous auez à conclurre, que quoy qu'en disent les mondains, il n'y a rien d'asseuré, ny de bien & fermément établi là où le Seigneur ne regne point. Or puis que le Psalmiste ne conte le commencement de son regne parmy les nations, que depuis qu'il y a esté connu & seruy, vous voyés qu'à vray dire il ne regne, que là où son Euangile est creu & obey; où selon les enseignemens de cette diuine reuelation il est reconnu pour l'vnique Sauueur du

monde en IESVS-CHRIST, & seruir auec vne pure foy, vne s'incere pieté, & vne ardente amour enuers les hommes. C'est là mesme qu'il faut raporter ce que dit le Profete qu'il regne ou iugeen equité & en iustice. Car puis que le Prince doit estre le moule & le patron de la vie de ses sujets; comment le Seigneur reconnoistra il pour siens ceux qui viuent iniustement, & iniquement, étant, comme il est, la souueraine regle d'équité, & de iustice? Que si son regne est iuste, aussi est il doux & agreable, *Mon ioug est aisé* (dit-il) *& mon fardeau leger*: sa domination n'est pas, comme celle des tyrans, conjointe auec la terreur & l'épouuantement. Celle-cy remplit tout de ioye, iusques aux creatures les plus insensibles, qui sont icy conuiées, comme vous l'auez oüy, à s'égayer à la venuë de ce nouueau Roy. Car de vray quel Prince y eut-il iamais au monde, qui aimast plus ardemment ses sujets, ou qui leur fist plus de bien? Il nous à cerchés lors que nous le fuyons; Il nous à apporté la grace & la vie, lors que nous ne meritions, que la mort. Nôtre appointement ne se

pouuoit faire sans effusion de sang. Il à épandu le sien pour nous, & à souffert en la Croix pour nous deliurer de l'enfer. Il nous à tirés des tenebres d'vne horrible ignorance, & nous à fait voir dans la lumiere celeste le but, où nous deuons tendre pour estre heureux, & les voyes, qu'il faut tenir pour y paruenir. Il nous à affranchis de la seruitude des Idoles, & des demons. Il nous presente le sceptre de sa parole, & l'assistance de son Esprit, & nous garde fidelement l'immortalité qu'il nous à acquise. Chers Freres, adorons ce Roy bien heureux; benissons le de ce qu'il à daigné nous receuoir au nombre de ses suiets. Soumetons nous à son sceptre: obeissons à ses volontés. Qu'il regne à iamais sur nous, & sur nôtre posterité apres nous. Qu'il gouuerne seul nôtre vie toute entiere, sans que la superstition, ny le vice, ny le monde, ny sa vanité y ait aucune part. Car nous ne pouuons auoir qu'vn Roy; & cette souueraine dignité ne peut souffrir de compagnon. Ce n'est pas assés de luy consacrer nos corps & nos ames. Tout ce que nous possedons doit aussi estre

emploié à ſon honneur. Car puis que c'eſt en cela, que conſiſte le bon heur & la perfection des creatures, nous ſerions iniuſtes & cruels, ſi nous les détournions à autre vſage ? L'or & l'argent, & les biens, que nous ſacrifions au luxe & a l'ambition, ou que nous gardons à l'auarice, ſe plaindrõt vn iour a leur createur de l'outrage, que nous leur faiſons. Ils s'éleueront en iugement contre nous. Leur teſmoiniage & leur cri nous feront nôtre procés. Combien mieux vaudroit il les faire ſeruir à Dieu, à ſon Sanctuaire, à ſes enfans, aux temples, où loge ſa diuinité, les corps des poures fideles ? Ceſt la perfection, à laquelle aſpirent ces creatures ; Ceſt ce qu'elles requierent de nous, & qu'elles nous demandoient expreſſement, ſi elles auoient des paroles, pour nous declarer les inſtincts de leur nature. Mais le Profete leur ſert icy de truchemant, & nous apprend que ceſt en cela, que conſiſte leur bon-heur, & la matiere de leur ioye. Que ſi nous exauceons leurs ſecrets deſirs, leur dõnant dans le regne de Dieu la part, qu'elles y peuuent auoir, elles nous beniront, &

plaideront vn iour nôtre cauſeen preſence des Anges & des hommes. Vôtre terre teſmoignera, que vous aués donné ſes fruits à Dieu; Vôtre bétail, que vous 'aués fait part aux Saints de ſes laines, & de ſa chair. Vôtre or & vôtre argent preſcheront vos aumônes; vôtre maiſon l'hoſpitalité, que vous y aurés exercée; vôtre table les repas, qu'y auront faits les poures: tous vos biens en ſomme ſe louërõt d'auoir été en vos mains. Et le ſouuerain Maiſtre voyant les bon menage, que vous aures fait de ſes petits talens, vous en donnera d'autres, cent fois plus grãds; *Vien* (dira-il) *bon ſeruiteur & loyal. Tu as été loyal en peu de choſe, ie t'établiray ſur beaucoup. Entre en la ioye, de ton ſeigneur.* Mais l'enſeignement du Prophete ne nous fournit pas moins de conſolation, que d'inſtruction. Car s'il n'eſt pas iuſques aux cieux, à la mer, à la terre, aux foreſts & aux arbres les plus inſenſibles, qui ne ſe réiouyſſent du regne de l'Eternel, quel doit eſtre nôtre trionfe, Freres bien aymés, de nous qui y auons le principal intereſt? qui ſommes les ſujets, les Miniſtres, & les Sacrificateurs de ce grand Roy? la

Mat 25. 21.

conronne de sa Royauté, l'objet de ses soins, la fin de ses miracles, & la matiere de sa prouidence ? Certainement si nous étions sages, toute nôtre vie ne seroit qu'vne feste perpetuelle, où les yeux sans cesse arrestés sur l'amour, que ce grand Roy nous à porté, & sur la gloire, qu'il nous à promise, nous pratiquerions ce que nous ordonne l'Apôtre, *soyez toujours ioyeux.* Mais miserables, que nous sommes, nous goûtons si peu nôtre felicité, qu'au milieu d'vne telle source de ioye, nous allons chercher des diuertissemens dans les vains, & fades passetemps du monde, & ne sommes jamais plus tristes, que quand nous pensons a ce qui deuroit estre l'vnique sujet de nos plus grandes reiouyssances, la pieté & le regne de Dieu. De la mesme insensibilité procedent aussi les craintes, que nous auons de la chair, & du sang. Car si nous croions, que l'Eternel est nôtre Roy, que pouuons nous, ou que deuons nous craindre ? Il gouuerne l'vniuers a son plaisir, & tient en sa main la vie, & la mort, l'affliction, & la deliurance, l'aduersité & la prosperité. Et quoy qu'en pense le monde,

il jugera en justice & en équité, & rendra tres-asseurément affliction à ceux, qui nous affligent, & repos & relâche a nous, qui sommes afligez. Que si ce jugement ne se fait en ce siecle, toûjours se fera il en l'autre, où nous verrons l'oracle du Profete accomply en toute sa plenitude. Car i'auouë que la premiere venuë de Iesus-Christ ne nous en à donné, que les arres, & les commencemens. Le regne de Dieu n'a pas encore été établi en toute la terre, où nous ne voyons pas par tout cette fermeté inébranlable, qui est icy promise a l'vniuers. La ioye des cieux & des élemens n'est pas parfaite non plus, puis qu'ils gemissent encore en diuers lieux souillés, des ordures de l'idolatrie, & de la superstition. Mais le Seigneur nous a fait voir les grands & admirables commencemens de ce regne, afin que nous en attandions l'accompliſſement auec vne ferme esperance, quand il viendra pour la seconde fois, mais dans vne souueraine gloire, accompagné de ses Anges, & apres avoir d'éconfit par le glaiue de sa bouche toute iniquité, & impieté, il enleuera son peuple, cou-

ronné de lumiere & d'immortalité, là haut dãs les cieux; & affranchira à pur & à plein toute la creature de la vanité & corruption, à laquelle elle à été assuietie, luy donnant part en la liberté de la gloire de ses enfans. Il viendra, Fideles; pour accõplir toutes ces choses. N'en doutés point; Car son Prophete la promis, & luy mesme la confirmé, *Voicy*, dit il, *pour certain, ie viens bien tost. Voire Seigneur Iesus, vien* Amen.

Rom 8. 19 20. 22

Sermon sur le Pseaume CXLVI. vers. 1. 2. 3. 4.

I. Loüés l'Eternel. Mon ame, loüe l'Eternel.
II. Ie loüeray l'Eternel durant ma vie. Ie psalmodieray à mon Dieu, tant que ie durerai.
III. Ne vous asseurés point sur les principaux *d'entre les peuples*, ny sur aucun fils de l'homme, à qui il n'appartient point de deliurer.
IV. Son esprit sort, & l'homme retourne en sa terre; & en ce iour-là perissent ses plus clairs desseins.

CHers Freres: C'est vne chose bien étrange, que le Seigneur IESVS ayant si expressement aboli la distinction des viandes, & ses Apôtres si magnifiquement fondé nôtre liberté à cet égard en tant de lieux de leurs diuins écrits, il se soit treuvé des gens entre les Chrétiens, qui mépriſans vne autorité si sacrée ont voulu remettre les hommes sous le premier joug, & faire consister la pieté en l'abstinen-

ce de certaines viandes ; comme les Montanistes autresfois, & aujourd'huy nos aduersaires de Rome. Mais il falloit, que la prediction du S. Esprit fust accomplie, avertissant l'Eglise des le commencement, qu'aux derniers temps il s'éleveroit des Docteurs enseignans mensonge, deffendans de se marier, & commandans de s'abstenir des viandes, que Dieu a créés pour

1. *Tim.* 4. 1. 2. 3. les fideles, & pour ceux, qui ont connu la verité, pour en vser avec action de graces. Certainement & l'Evangile, & la raison mesme prononçent hautement, que la devotion agreable à Dieu, & salutaire à l'homme est de s'abstenir du peché, & de renoncer, non à la chair des animaux, que le Souverain nous a donnés pour nôtre nourriture, mais à la nôtre propre, & à toute l'injustice & impureté de ses convoitises. C'est-là chers Freres, le seul careſme du Chrétien, vraiement institué par le Seigneur IESVS, & vraiement recommandé par ses ministres ; qu'il faut obseruer, non quelques semaines seulement, mais durant tous les iours de nôtre vie, pour avoir part en suite à l'éternelle feste de sa bien-

bien-heureuſe reſurrection. Laiſſans donc là les vaines devotions des hommes embraſſons ſoigneuſemẽt les inſtitutions de Dieu, [& mépriſans l'éxercice corporel profitable à peu de choſes cultiuons la picté, profitable à tout, & ayant les promeſſes de la vie preſente & à venir. Et tandis que les ſuperſtitieux commencent leur jeuſne par vne ceremonie puerile, penſans par vne facilité deplorable expier les débauches de toute vne année avec vn peu de cendre, fortifions nous dans le deſſein de la divine devotion du Seigneur IESVS par vne ferieuſe meditation de ſa parole; & au lieu des traditions de la terre, écoutons les oracles du ciel. Ce Pſeaume, dont nous avons leu quelques paroles, en eſt vn; & le Prophete nous y donne, comme vous l'aves peu remarquer, vne excellente leçon, où il nous exhorte d'entrée & par ſon commandement, & par ſon exemple, à louër le Seigneur; puis nous avertit en ſuite de ne point mettre nôtre fiance és hommes, quelques grands, qu'ils puiſſent eſtre, & enfin pour nous détourner de cét abus, il nous repreſen-

re leur foiblesse, & leur vanité. Ce se-
ront là, s'il plaist au Seigneur, les deux
points, dont nous vous entretiendrons
en cette action, de la loüãge de Dieu,
& de la vanité de l'homme. Le Pro-
fete s'explique du premier point en ces
mots, *Loüés l'Eternel. Mon ame louë l'E-
ternel. Ie beniray l'Eternel durant ma vie;
Ie psalmodieray à mon Dieu tant que ie
dureray. Louër le seigneur*, Mes Freres,
c'est reconnoistre, qu'il est grand en
force, & en sagesse, en justice & en
bonté; voire qu'il est seul grand, tou-
tes les nations n'étans reputées au prix
de lui, que comme vne goutte de gou-
Ps.40. tante d'vn seau, ou comme la menuë
13 poussiere d'vne balance. Cette recon-
noissance se fait, non de la langue seu-
lement, mais aussi de l'ame, & de tou-
tes les parties de nôtre vie. C'est re-
connoistre son infinie bonté, que de
l'aimer passionnément, & par dessus
toutes choses. C'est reconnoistre sa
grandeur, que de le craindre, & le re-
verer tout autrement, que ny les hom-
mes, ny les Anges. C'est reconnoistre
sa justice de ne rien tant apprehender,
que de l'offenser. C'est reconnoistre sa
puissance de se fier entierement en lui,

& sous lui mespriser tout le reste, quelque épouvantable, qu'il paroisse. O que c'est vn bel hymne à sa loüange, qu'vne vie composée de toutes ces parties ! où réluisent constamment l'amour, la crainte, le respect de cette souveraine Majesté ! où paroist à tous momẽs la foi & la fiãce en sõ nom ! Fideles, louës le ainsi, & vôtre silence lui sera plus agreable, que les hymnes des plus diserts esprits, qui ayent iamais été au monde. Car étant esprit, il veut sur tout estre loüé de l'esprit. Il est vrai, qu'il ne rejette pas les hommages, & les loüanges de la langue; (Car il l'a créee, & nous l'a donnée pour le benir) Mais à condition, que le cœur s'y accorde; que l'interieur & le dehors tiennent chacun leur partie en ce chant. Telle est la loüange, que nous devons au Seigneur; celle qu'entend David en ce lieu, quand il nous exhorte à la lui rendre, & excite son ame au mesme devoir, *Loüés l'Eternel. Mon ame loue l'Eternel.* Mais ô Fideles, remarqués qu'il ne se contente pas de s'acquitter vne fois ou deux de ce saint devoir. Il y cõsacre sa vie entiere: *Ie beniray* (dit-il) *l'Eternel durant ma*

vie. Ie pſalmodierai à mon Dieu tant que ie durerai. C'eſt la meſme proteſtation, qu'il fait ailleurs, *Ie beniraï l'Eternel en tout temps ; Sa loüange ſera continuellement en ma bouche.* Et de fait n'eſt-il pas iuſte de rendre à Dieu tout entier ce que tout entier nous tenons de ſa beneficence ? Puis que ſes faueurs ſont continuellement ſur nos perſonnes, n'eſt-il pas raiſonnable, que ſes loüanges ſoient continuellement en nos bouches ? Ecoutez ceci, ô ingrates & iniques creatures, qui partagés vôtre temps entre Dieu & le monde ; qui donnés vôtre ieuneſſe, la fleur & la vigueur de vôtre aage, le meilleur & le plus afleuré de vôtre durée, au vice & à la chair ; & deſtinés à Dieu vôtre vieilleſſe, les moiſiſſures & les pourritures de vôtre vie ; aſſignans le peché ſur ce que vous avés de plus clair, & la pieté ſur ce que vous avés de plus incertain : Que dis-je, ſur ce que vous avés ? Mais pluſtoſt ſur ce que vous n'avés pas encore ; ſur ce que vous n'aurés peut eſtre iamais. Miſerables, traittés vous ainſi vôtre Createur ? celui qui vous a donné cette vigueur, qui fleurit dans vos

Pſ. 34. 1.

corps, & en vos ames, la ſacrifiant a ſon ennemi, au lieu de l'emploîer à ſon ſeruice, ſelon ſon deſſein, & vôtre devoir? Il y en a d'autres, qui tout au contraire ayans donné à Dieu quelque partie de leurs premiers ans conſacrent les derniers au diable; qui apres avoir bien couru au commencement, finiſſent laſchement; comme s'ils ſe repentoient de bien faire. Que dirai-je de ceux, qui avec vn artifice encore plus delié que tout cela, diviſent chacune de leurs iournées entre Ieſus-Chriſt, & le monde? qui emploient le matin à la pieté, & le reſte du iour à la vanité? dont l'ame chage d'habit auſſi bien que le corps, étalant ſon luxe, & ſa mondanité l'apreſdinée apres avoir ici montré le matin des marques de pieté & de devotion? Vous, mon Frere, qui voulés eſtre veritablement Chreſtien, ſervés tout entier à Ieſus-Chriſt, puis qu'il vous proteſte luy meſme, que vous ne pouvés ſeruir à deux maiſtres. Moulés vôtre vie ſur celle de David, le bien-heureux type, par lequel il a voulu autresfois figurer & ſa vie & la vôtre. Ie *louërai* (dit-il) *l'Eternel du-*

tant ma vie. Ie pſalmodierai à mon Dieu
tant que ie durerai. Que vôtre enfance
le louë; que vôtre jeuneſſe le celebre;
que vôtre vieilleſſe le glorifie. Que
vôtre printemps fleuriſſe pour lui;
que vôtre été & vôtre autonne lui
portent des fruits; que les neiges &
les glaces de vôtre hyver le beniſſent.
Les ſaiſons ſont diverſes, & les mois
ne ſont pas tous veſtus d'vne meſme
ſorte. Mais tant y a qu'ils roulent
tous ſous la main d'vn meſme Sei-
gneur, & tendent tous à vne meſme
fin. Diſpoſés l'an entier de vôtre vie
en la meſme ſorte. Parmi les bigarru-
res, dont elle eſt diverſement ornée,
faites par tout paroiſtre la crainte & la
loüange de Dieu. Dſpenſés ſemblа-
ment chacune de vos journées. Que
le Soleil vous voie louër l'Eternel à
ſon lever; qu'il vous le voie benir au
plus haut de ſon élevation; qu'il vous
l'oye glorifier à ſon couchant; que la
nuit vous ſurprenne en la meſme oc-
cupation, ſans que iamais n'y la lu-
miere du iour, ni le ſilence de la nuit,
ni aucune partie du ciel puiſſe depoſer
contre vous de vous avoir veu faire ou
dire choſe contraire à la loüange de

l'Eternel. Mais je viens à la seconde partie de ce texte, où le Psalmiste nous avertit de ne point nous fier en l'homme, nous en representant brievemẽt la vanité & mortalité. Ce discours n'est pas hors de son propos. Car il estoit question de la loüange de Dieu, & il est certain, que la confiance que l'on met en l'homme rabbat quelque chose de la gloire, que nous devons à ce souverain Seigneur du monde. *Ne vous asseurez point* (dit le Prophete) *sur les principaux d'entre les peuples, ni sur aucun fils d'homme.* C'est vne affection tres profondement enracinée en nôtre nature, que de nous appuier sur le bras de la chair: qui provient de la foiblesse, & ignorance de nôtre entendement. Car sous ombre de ce vain lustre, que nous voions reluire en l'apparence exterieure des hommes, nous nous figurons aisément, que leur puissance & leur sagesse est quelque chose de fort exquis. Nous voions qu'ils concertent leurs desseins avec addresse, & les executent avec vne grande pompe. Ce faux lustre nous éblouit les yeux, & nous empesche d'apercevoir, que tou-

te cette pretenduë prudence, force, & vertu n'eſt que chair au fonds ; & que ces bras, ces langues & ces eſprits, qui font tant de bruit, ne tiennent qu'à vn filet pourri, qui leur manquera au premier iour. A quoi il faut ajouter, que nôtre propre conſtitution aide grandement à nous tromper. Car étans charnels & materiels nous n'eſtimons fort & puiſſant, que ce que nous voions des yeux de la chair ; & quant à ce qui ne paroiſt pas à nos ſens, nous n'en faiſons non plus de conte, que s'il n'eſtoit point du tout. De ce faux jugement que nous faiſons des choſes, procede cette folle affection, par laquelle nous attendons nos biens & nos maux de l'homme, cõme s'il en étoit le vrai diſpenſateur. L'Ecriture pour nous arracher du cœur cette ſote & perverſe diſpoſition, nous exhorte nous meſmes en divers lieux à ne nous point fier en l'homme, *Deportés vous de l'homme, duquel le ſouffle eſt en ſes narines* dit, Eſaye. *Car que vaut-il ?* Et ailleurs, *Mal'heur* (dit-il) *ſur ceux, qui deſcendent en Egypte pour avoir aide, & qui s'appuient ſur les chevaux, & mettent*

Eſ. 2. 22 & 31. 1.

leur confiance és chariots, quand ils sont en grand nombre : Maudit soit le personnage (dit vn autre Profete) *qui se confie en* Ierem. *l'homme, & qui de la chair fait son bras.* 17.5.

C'est la leçon que nous donne ici le Psalmiste, *Ne vous asseurés point sur les principaux*, c'est à dire sur les grands du monde, sur ceux qui y tiennent les premiers rangs en autorité & en credit; *ni sur aucun fils d'homme*, c'est à dire ni sur aucun homme, quel qu'il soit. Car comme vous sçaués, l'Ecriture selon la frase de la langue Ebraique dit fort souvent *fils d'homme*, ou *fils de l'homme*, pour signifier simplement *l'homme*; comme au Pseaume 8. *Qu'est ce de l'homme* dit le Profete au Seigneur, *que tu ayes souvenance de luy, & du fils de l'homme, que tu le visites?* Et Balaam dans les Nombres, *L'Eternel n'est pas comme l'homme pour mentir, ni comme le fils de l'homme pour se repentir.* Et il faut ici d'abondant remarquer, que le mot *d'homme* employé dans l'original se prend souvent, non pour vn homme simplement, mais pour vn homme du commun, de basse qualité, de ceux que l'on appelle petites gens: & est opposé à vn autre mot, qui

Ps. 8. 5.

Adam.

Isch signifie auſſi homme, mais vn homme de qualité, vn grand; comme dans le Pſeaume 62. *Les enfans de l'homme, &*
Pſ.62. *les enfans du perſonnage ſont vanité, &*
10. *menſonge*; c'eſt à dire (comme nos Bibles l'ont auſſi interpreté) ceux de bas état ne ſont que vanité; les nobles ne ſont, que menſonge. Et dans le
Pſ.49. Pſeaume 49. *Tous peuples oyés ceci* (dit
3. le Profete) *tous les habitans du monde prétes l'oreille, tant les enfans de l'homme, que les enfans du perſonnage*; c'eſt à dire tant les petits, que les grands, tant ceux de bas état, que les nobles, *enſemble le riche & le povre.* Il ſemble donc qu'en ce lieu le Profete prene encore ce mot en la meſme ſorte, & vueille diviſer tous les hommes en deux bandes; les vns, qu'il appelle les *principaux*, c'eſt à dire les perſonnes de qualité; les autres, qu'il nomme *les fils de l'homme*, c'eſt à dire les petits, les gens de baſſe condition; les princes en ſomme & les peuples; nous defendant de nous fier ni ſur les vns, ni ſur les autres. L'on pourroit encore ranger & interpreter ces mots vn peu autrement, *Ne vous aſſeurés point ſur les principaux, ſur le fils de*

l'homme. (Car il y a ainsi dans l'original) en prenant ces dernieres paroles *le fils de l'homme* pour vne raison, par laquelle le Psalmiste nous montre, qu'il ne se faut pas fier en eux, tirée de ce que nonobstant la dignité de leur condition, ils ont neantmoins la mesme nature, que les autres hommes. Bien qu'ils soyent appellés principaux entre les peuples, & le soyent en effet, au fonds neantmoins ils sont *enfans d homme*, c'est à dire hommes, comme les autres, sujets à mesmes accidens, & à mesme vanité; A peu prés en la mesme sorte, que dans le Pseaume 82. où le Profete parlant aux Princes, & Magistrats, & leur ayant dit, *vous estes Dieux, & estes tous enfans du Souverain*, ajoute; *Toutesfois vous mourrés, comme hommes; & vous qui estes les principaux cherrés, comme un autre.* Mais il n'est pas besoin d'insister davantage là dessus, le sens du passage étant clair, qu'il ne faut attendre nôtre bien d'aucun homme; car ajoute le Psalmiste, *il ne lui appartient point de delivrer*; le salut, ou la delivrance n'est pas à luy. La raison, qui fait que nous nous fions en quelqu'vn, est

Ps. 82. 67.

pource qu'il a la puiſſance & la volonté de nous delivrer du mal, & de nous procurer du bien ; car en vain en auroit-il la volonté s'il n'en avoit auſſi la puiſſance ; & ſa puiſſance nous ſeroit pareillement inutile, ſi elle n'étoit accompagnée de bonne volonté. Le Profete prononce donc en general, qu'à l'homme n'eſt point la delivrance ; qu'il ne nous tirera point du mal, ſi nous y tombons, & ne nous fera point de bien ſi nous en avons beſoin. Il le prouve par la cõſideration de ſa foibleſſe, telle qu'il ne peut pas ſe garentir luy meſme de la mort, bien loin d'en pouvoir delivrer autruy. Il ne nous parle point de la volonté de l'homme, maligne le plus ſouvent, incertaine, & changeante à tout propos, telle en ſomme que quãd bien il auroit toutes les forces, & toute l'authorité neceſſaire pour nous bien faire, touſiours ne nous y devrions nous point fier, attendu ſon mauuais courage, ſon inconſtance, & ſon infidelité. Le voit-on pas touſiours changer de volonté, & tourner ſes plus ardentes affections en haines mortelles ? Mais le Pſalmiſte ne con-

fidere point cela pour cette heure, & s'arreste seulement à la puissance, qui de vrai est le principal appui de la confiance, toute la bonne volonté des personnes étant inutile là où leur mã- que le pouvoir. Or que pouvons nous attendre de l'homme, posé qu'il nous aimast constamment & ardamment, veu cette extreme foiblesse, dont il est enuironné, & que le Psalmiste nous represente tres-elegamment en ces mots, *Son esprit sort, & il retourne en sa terre, & en ce iour là perissent ses plus clairs desseins.* Les hommes ici bas, & particulierement ceux qui sont d'vne qualité relevée, les Princes & les principaux des peuples, ont divers desseins en l'esprit, selon qu'ils sont poussés ou d'ambition, ou d'avarice, d'amour, ou de haine. Mille accidens achopent leurs entreprises, dont l'execution depend de plusieurs choses diverses, qui se rencontrent difficilemét ensemble. Quelquesfois aussi il arrive, qu'vn nouveau dessein leur fait perdre le precedent. Mais quand il ne se treuveroit aucun autre accident capable de troubler & d'empescher le succés de leurs volontés, la

mort, inevitable à tous les hommes, met fin à tous leurs mouvemens, & tranche net le fil de leurs entrepriſes, de celles meſmes, qui ſembloient les plus aſſeurées. C'eſt ce qu'entend le Pſalmiſte par ces belles paroles, *ſon eſprit ſort, & il retourne en ſa terre, & en ce iour là periſſent ſes plus clairs deſſeins.* Regardés ô homme, combien vaines ſont vos eſperances! combien incertaine vôtre attante! Ces deſſeins & ces volontés, d'où vous attandés vôtre bien, dependent d'vn peu de ſouffle, qui eſt comme étranger en l'homme, qui en ſortira au premier iour; & lors ce corps, que vous voiés maintenant animé, ſera reduit en poudre, & avec lui s'en iront à neant toutes ces hautes penſées, que l'homme remuoit en ſon cœur. Ses parties les mieux liées faudront, cét eſprit, qui les conduiſoit, venant ſoudainement à manquer. L'Ecriture nous met ſouvent devant les yeux cette vanité de l'homme, de ſa nature, & de toutes les choſes, qui en dependent. Ce n'eſt (dit-elle) *que vanité de tout homme, quoy qu'il ſoit debout. Certainement l'homme ſe pourmene parmi ce qui n'a qu'apparence. Ils ſe tem-*

Pſ. 3. 6.

pestent pour neant. Les petis ne sont que vanité, & les grands, que mensonge; si on les mettoit tous ensemble dans une balanse, ils se treuveroient plus legers, que la vanité mesme. Elle nous dit, que les iours de l'homme sont semblables à vne ombre qui passe; qu'il est de courte vie, & encore plene d'ennuis; qu'il sort, comme vne fleur, puis est coupé & s'enfuit, comme l'ombre, qui n'arreste point; que toute chair est comme l'herbe, & toute sa grace, comme la fleur d'vn champ; que nous ne sommes, que poudre & cendre; que nos iours sont comme les iours du foin, & de la fleur champestre, que le vent flestrit en vn instãt. Les Payens mesmes ont excellemment filosofé sur ce sujet, iusques à prononcer, que l'homme n'est autre chose, que le songe d'vne ombre; & tels autres beaux mots, qui se lisent dans leurs livres, & se declament tous les iours dans les écoles. Mais il n'est pas besoin, que ie m'amuse à vous ramasser ici tout ce qui s'en treuve dans les écrits, soit saints, soit profanes. L'experience commune ne nous en apprend, que trop pour l'éclairciſſement de ce passage. Car que voions nous de plus ordinaire, que ce qu'y dit

Ps. 62. 10. & 144. 4. Iob. 14. 1. Es. 40. 6. Ps. 103. 14. 15.

le Profete, la mort troubler les desseins de toute sorte de personnes ? Quel autre spectacle y a il dans le monde plus commun, que celui-ci, de voir l'homme apres avoir bravé quelques iours, perdre la vie en vn instant, & retourner en terre, laissant vne infinité d'ouvrages imparfaits, frustrant soudainement mille & mille esperances, & trompant autant de craintes ? Où est celui de nous, pour si ieune qu'il puisse estre, qui n'en ait veu des exemples notables ? Où est le lieu, pour si obscur & mal peuplé qu'il soit, qui n'en produise souvent ? Où l'année, pour si heureusement qu'elle ait coulé, qui ne soit signalée par quelque histoire de cette nature ? Tournes les yeux où vous voudrés, en Orient, en Occident, au Midi, au Septentrion. Considerés les grands ; regardés les petits. Vous treuverés par tout vne infinité de vies tranchées à micourse contre l'esperance des vns, & l'apprehension des autres. Vous treuverés par tout des affaires de toutes sortes coupées par tels accidens : les desseins des Princes, les conseils des particuliers, bouleversés les vns & les au-

tres en vn instant ; les joyes tournées en dueil, les prosperités en desastres, les succés en disgraces, les triomfes en funerailles ; la face du monde entier souvent changée par le deceds d'vn seul homme. *son esprit sort*, dit le Psalmiste ; Cét esprit, le premier mobile, qui faisoit jouër tant de ressorts, qui étendoit ses pensées bien avant dans les siecles à venir, qui les portoit au delà des bornes de la nature ; Cét esprit, qui menaceoit le ciel & la terre, qui pour le contentement de ce miserable corps, où il logeoit, se licentioit à tout mal ; ceste esprit sort à l'heure, qu'il s'y attandoit le moins appellé par le Createur, qui le fait sortir, quand bon lui semble, de mesme qu'il l'à donné quand il a voulu ; souvent sans qu'il paroisse aucune cause de ce soudain delogement autre, que la volonté du souverain Seigneur. Quelquesfois il en paroist ; mais de si foibles, si estranges, & si inopinées, qu'il est bien aisé à voir qu'il y a quelque main au dessus de la nature, qui se mesle en ces evenemens. Car voit on pas tous les iours vne petite vapeur, vne fumée, vne goute d'humeur con-

traindre cét eſprit de ſortir du corps, ce tant aimé domicile, où il ſembloit ſi étroitement attaché ? Et quand il ſort, *l'homme retourne en terre*, dit le Pſalmiſte. Son eſprit s'en va, *il retourne à Dieu qui l'a donné*, comme dit l'Eccleſiaſte ; le reſte de l'homme aſçavoir ſon corps, retourne en terre. Les tombeaux du genre humain le teſmoignent aſſés à chacun, où nos corps en peu de temps ſont reduits en poudre, & n'y a point de Monarque au monde, que la gloire de ſon diademe, puiſſe exempter de cette condition. La chair des grands eſt meſme, que celle des petits ; c'eſt vne meſme matiere, que le ſepulcre reduit egalement en cendre ſans y laiſſer aucune marque de leur difference. Mais le Pſalmiſte ne dit pas ſimplement, que *l'homme retourne en terre*. Il dit, qu'il *retourne en ſa terre* ; tres-elegamment & tres-doctement, pour nous montrer, que la terre n'eſt pas étrangere à l'homme. Elle eſt ſienne ; c'eſt ſa mere, la matiere d'où il a eſté formè, comme Moyſe le raconte dans l'hiſtoire de la creation. Et cette diſſolution du corps humain en ſa terre ſe fait ſelon le triſte, mais

Eccleſ. 12. 9.

juſte arreſt de nôtre Seigneur, prononcé à l'homme apres ſa cheute, *En la ſueur de ton viſage tu mangeras le pain, iuſques à ce que tu retournes en terre; car tu en as été pris.* Pource que tu es poudre; auſſi retourneras tu en poudre. O chetive, mais ſalutaire poudre! O honteux, mais neceſſaire enſeignement de nôtre vanité! que ne penſons nous plus ſouvent à toi! que ne t'avons nous continuellement en l'eſprit, comme nous t'avons toujours dans nos corps! Chers Freres, cette terre, que le Pſalmiſte appelle *notre*, de laquelle nous ſommes venus, & en laquelle nous retournerons, eſt capable de nous apprendre toutes les vertus, & de nous faire haïr tous les vices, ſi nous la meditons comme il faut. C'eſt pourquoi les anciens Maiſtres des Hebreux la mettoient nommement entre les trois choſes, dont ils recommandoient la conſideration à leur ſage, Souvien toi (lui diſoient-ils) de ta carriere, de ta foſſe, & de ton Createur; de ta carriere, c'eſt à dire du lieu d'où tu as été taillé, où tu as été fait & formé; de ta foſſe, c'eſt à dire du tombeau, où tu

En Gen. 3. 19.

ſeras vn iour enterré ; de ton Crea-
teur, de ce ſouverain Seigneur, qui
t'ayant tiré de l'vn de ces lieux te
conduit peu à peu en l'autre. Cette
terre vous apprend donc premiere-
ment ô Chreſtiens, la leçon que vous
donne ici le Pſalmiſte, de ne poïnt
mettre vôtre confiance en l'homme.
Vous voiés, que ce n'eſt qu'vne poi-
gnée de pouſſiere, animée d'vn peu
de ſouffle, qui paſſe ſoudainement;
vne compoſition de vent & de bouë,
que mille & mille accidens peuvent
diſſoudre ; que la nature enfin desfera
elle meſme l'vn de ces iours, ſi autre
choſe ne la rompt. Ce n'eſt pas ici vn
ſecret, qui ſe demonſtre à force de di-
vers raiſonnemens recherchés. Nous
en voions, nous en touchons, & ma-
nions la verité. Le ciel nous en aver-
tit encore par la bouche de ſon Pro-
fete. Comment apres cela ſerons nous
ſi miſerables, que de nous aſſeurer ſur
vne choſe ſi vaine ? Comment nous
delivrera du mal celuy qui ne s'en
peut garentir luy meſme ? Comment
établira nos deſſeins celuy, qui eſt cõ-
traint de laiſſer les plus clairs des ſiens
imparfaits ? Comment accomplira

nos deſirs celui qui n'a peu venir à bout des ſiens ? Chers Freres, pleuſt à Dieu, que nous en euſſions creu le S. Eſprit ! que nous euſſions fidelement obei à ſa voix ! Mais nous auons fait tout le rebours, & avons enfin appris par vne funeſte experience, que l'hõme, & ſon bras n'eſt qu'vn roſeau caſſé, qui tranſperce la main de celui, qui s'y appuye, bien loin de la ſoûtenir. C'a eſté pour punir nôtre inconſiderée confiance, que le Seigneur nous a oſté toutes les choſes ſur leſquelles nous l'a fondions. Laiſſés dõc l'homme deſormais (ô Iſraël de Dieu,) les principaux, & les enfans des hommes, puis que vous avés clairement reconnu, que ce n'eſt pas à eux qu'appartient la delivrance. Ne bâtiſſés plus ſur ce ſable mouvant. Cherchés vn autre fondement meilleur & plus aſſeuré. Penſés, que ſi l'ancien Iſraël, dont la condition étoit aucunement attachée à la terre, n'a peu ſans offenſer Dieu mettre ſa confiance en l'homme, beaucoup moins vous eſt il permis d'attacher vos eſperances à aucune choſe mortelle ; à vous qui eſtes vn royaume celeſte,

vn état ſpirituel, engendré non de la chair, & du ſang, mais de l'Eſprit d'en haut, deſtiné à vne vie & à vne gloire, non terrienne & charnelle, mais ſpirituelle, & eternelle ; qui doit par conſequent eſtre établi & conſerué par des moiens non humains, mais divins, & par les maximes non de la chair & du ſang, mais du ciel & de l'Eſprit. Quant à ceux, qui ſont vne Egliſe viſible (comme ils parlent) c'eſt à dire vn état mondain, vne republique terrienne, il leur ſied bien de mettre leur confiance ſur les principaux du monde, qui de vrai ſont les ſeuls appuis de leur regne. Mais quãt à vous, ô troupeau de Chriſt, vous n'eſtes pas de ce monde. Vous venés du ciel, & allés au ciel. Vous paſſés ſeulement en la terre, où vous ne pouvés, ny ne devés projetter vôtre établiſſement ; mais ſouhaiter ſeulement, que ceux qui la gouvernent vous permettent d'y continuër vôtre voiage, d'y paſſer par leurs grands chemins, ſans entrer en leurs champs, ni en leurs vignes, ſans vous meſler en leurs poſſeſſions, ni en leurs affaires ; qui eſt la requeſte, que faiſoit autresfois

Nomb. 20. 17.

l'autre Iſraël, vôtre figure, au Roi & au peuple d'Edom, lors que ſorti de l'Egypte, il s'acheminoit en ſa Canaan. Au reſte, Mes Freres, s'il ne nous eſt pas permis d'attendre des hommes les biens purement humains, comme les delivrances temporelles, & autres ſemblables, combien moins deuons nous mettre en aucun homme la confiance de nôtre ſalut, choſe ſurnaturelle & plus qu'humaine ? Comment nous donneroit le ciel celui, qui n'eſt que terre ? & qui apres y avoir veſcu quelque temps y eſt retourné, ou y retournera aſſeurément ? Comment nous pardonneroit nos pechés celui, qui à beſoin de pardon pour ſoi meſme ? Comment abbatroit il le monde & la chair & le peché ſous nos pieds, lui qui n'a peu le veincre pour ſoi meſme, & a eu beſoin, que Chriſt le veinquiſt pour lui ? Mais Chers Freres, comme cette terre, où retourne l'homme, nous enſeigne à ne nous point fier en lui, auſſi nous apprend elle à ne le point craindre. Souvenés vous, quelque bonne mine, qu'il faſſe, quelque fier & bravache qu'il ſoit, qu'au fonds ce n'eſt qu'vn

homme de poudre, animé d'orgueil pour quelque temps, qui tombera par terre au premier iour, ce vain ſouffle qui le ſoûtient, venant à ſe retirer. Les vers en auront bien toſt la raiſon. Quel que ſoit le luſtre, & l'éclat des hommes autre n'en peut eſtre la fin. Les apparences en ſont grandes, & magnifiques; mais cette fin montre clairement, que ſous ces beaux & riches maſques ils ne cachoient, que de la terre. Ie *les ai veus* (dit le Profete) *terribles & verdoians comme le verd laurier. Mais ils ſont paſ-*
Pſ. 37. 35. 36. *ſés & voila ils ne ſont plus. Ie les ai cherchés; & ils ne ſe ſont point trouvés.* Et donc, ô Fideles, pourquoy les craignés vous? pourquoi palliſſés vous au moindre ſignal, qu'ils font? S'ils ſe remuënt, s'ils parlent, s'ils complotent enſemble, vons tremblés, comme les fueilles des arbres, ébranlées par le vent. O étrange & incroiable foibleſſe de cœur! Vous vous moqués de vôtre enfant, quand vous le voiés bleſmir à la veuë d'vn maſque hideux. Povre homme, combien eſtes vous plus ridicule que lui! A vôtre enfant il eſt pardonnable de crain-

craindre ce qu'il ne connoist pas. Mais vous cõment pouvés vous excuser la lascheté de vôtre courage, qui craignés des choses, dont vous connoissés la vanité ? qui instruit par les Ecritures de Dieu, par la raison, par les sens, & par l'experience commune, sçaués tres-certainement, que l'homme n'est que poudre & cendre ? qui nous le declamés souvent, & en feriés des livres à vn besoin? & apres tout cela craignés cette mesme poudre, & cette mesme cendre, contre laquelle vous avés jetté tant de braves paroles ? Cette masse de terre, que vous avés veu sortir de la terre, que vous sçavés y devoir retourner bien tost, vous ôte toute asseurance. Elle vous fait tomber des mains, non vn jouët, ou vne poupée ; mais le ciel, & l'immortalité. Elle vous arrache de la bouche, non de vains cris, & de vaines voix, mais des blasfemes contre Dieu, l'abnegation de son Christ, & le deshonneur du nom, qui vous a sauvé. Vous vous effrayés de sorte pour le son bruyant de cette vaine chair, qui n'est enflée que de vent, que pour éviter les maux, dont elle

vous menace, vous fuies iusques dans l'enfer, & aimés mieux vous exposer aux griffes des demons, que de la voir & de l'oüir courroucée contre vous. Arrestés, miserable, & si vous pouvés ravoir vos sens, considerés vn peu, qui est celui que vous craignés, devant lequel vous fuiés si éperduëment. C'est vn homme, & rien plus; c'est à dire vne chose, qui pour tout ne consiste, qu'en vn peu de souffle, & vn peu de terre liés pour vn peu de temps l'vn avec l'autre. Voilà ô homme, ce que vous craignés. C'est le sujet & la cause de vos frayeurs; ce qui vous fait quitter l'Evangile pour embrasser l'erreur, renoncer à la liberté de Iesus-Christ pour vous soumettre à la tyrannie de son ennemi, à la bourgeoisie du ciel pour devenir esclave de Babylon. Mais (chers Freres) ce n'est que l'amour de nous mesmes, qui nous fait craindre la foiblesse d'autrui. Si nous n'aimiõs point tant cette chair en laquelle nous vivons, nous n'aurions aucune apprehẽsion de l'homme. Mais parce que la vanité de l'homme peut quelque chose (au moins en apparence) sur nôtre

vanité; parce que ſa terre a quelque priſe ſur la nôtre, & que nous faiſons vn état non pareil de cette vanité & de cette terre, & ne voudrions pas pour beaucoup en perdre la moindre partie; de là vient, que les menaces, & les apparences de l'hõme ont tant de force ſur nous. C'eſt cette paſſion, qui ſeule nous trouble le jugement. Et nous avons ici dequoi la guerir en la verité, que nous apprend le Profete. Car ce qu'il dit de l'homme, ne convient pas ſeulement à ceux que nous craignons, ou en qui nous nous fions; mais auſſi à nous meſmes. Nôtre nature n'eſt pas plus excellente que la leur. Comme donc il eſt raiſonnable, que vous les regardiés ſans les adorer, ni les craindre; auſſi eſt-il iuſte que vous faſſiés peu d'état de vous meſme; que vous mépriſiés toute cette chetive & fragile nature, en laquelle conſiſte maintenant vôtre eſtre, & ne faſſiés iamais rien pour ſa conſideration, qui ſoit indigne de l'honneur, & de la vie, où vous aſpirés. Remettés vous à chaque moment en l'eſprit, que vous eſtes terre, & ne pouvés éviter de retourner en terre. A tous les

assauts, que le diable, & le monde vous livreront, que cette pensée vienne aussi tost à vôtre secours. Les Naturalistes racontent, que quand les abeilles se débauchent, & quittent leurs ruches, comme cela arrive par fois, se rangeans comme en plusieurs bataillons, il ne faut que ietter de la pouſſiere au milieu d'elles, ce remede étant capable d'appaiſer tous leurs mouvemens en vn instant, & de les ramener à leur ordre, & à leur repos. Chrestien, qui sentés par fois vos pensées se troubler au dedans de vous, l'essein de vos convoitises se mutiner, & s'émouvoir avec violence, imités cét artifice. Aussi tost que vous ressentirés ce desordre, prenés moi vn peu de cette pouſſiere, dont les doigts de Dieu vous formerent au commencement, & en laquelle vôtre corps se dissoudra vn iour infailliblement. Prenés en vne poignée, & la iettés, non sur vôtre teste & sur vôtre front (comme fait auiourd'huy la superstition) mais dans vôtre ame, au milieu de vos desirs émeus, de vos convoitises échauffées; Il n'y a rien de plus propre pour les ramener au devoir. Si

la presomption, la peste de tous les hommes, vient à vous trauailler; pensés que vous n'estes que terre. Vous aurés honte de rien presumer de vous, étant venu d'vne si vile matiere. Si votre courroux s'émeut contre quelqu'vn de vos prochains pour les torts, que vous en pretendés avoir receus, souvenés vous encore de vôtre terre, & vous reconnoistrés, que son offense n'a garde d'estre si grieve, que vous vous la figurés, puis qu'apres tout il n'a offensé que de la terre. Vous que l'avarice tourmente; vous que l'ambition inquiete, pensés l'vn & l'autre à cette mesme terre. Pensés, que vous n'avés besoin, que de fort peu de choses, puis que cette terre, dont vous estes composés, est si petite, que cinq ou six pieds de terre lui suffiront vn iour: Pensés, qu'elle n'en a besoin, que pour peu de temps; puis qu'au premier iour elle s'en retournera en terre. Vous sur tout, ô mondain voluptueux, qui faites & souffrés tant de mal pour chatoüiller cette miserable chair, & luy donnér tout ce qu'elle demande; pensés quel'objet, & la derniere fin de toutes vos penes n'est

qu'vne petite poignée de terre, dont vous pouvés assés iuger l'indignité & la bassesse par la honteuse fin, où elle se termine. N'aués vous point de honte qu'vne petite partie d'vne si chetiue, & si indigne masse engloutisse vostre temps, vôtre soin, & vôtre esprit? Vous aussi ô homme, ô femme, qui emploiés tant de temps, & d'argent à orner votre corps, qui portés à votre oreille, ou sur votre teste ce qui suffiroit à entretenir tous nos pauures, qui mettés autant d'heures à ranger & dresser vos cheueux, qu'il en faut à tenir vn conseil d'état, qui consumés la moitié de votre iournée pour plaire vne heure durãt à des yeux mõdains; comment ne pensés vous point, que cette poupée, que vous coiffés, & attiffés si curieusement, & sur laquelle vous perdés tant d'or, de pierreries, & de temps, n'est que terre au fonds, & ne peut s'exempter de retourner en terre? Ie ne vous dirai point ici, que vous outragés vôtre createur, voulant à toute force, que ce qu'il a formé soit autre, qu'il ne l'a formé; Ie ne vous allegueraí point, que vous volés aux povres tout ce que vous mettés en ce

sujet au delà de ce qui suffiroit pour le vestir honestement selon votre condition ; ie ne vous ferai point mille autres reproches, cõme ie le pourrois tres-justement. Seulement vous prierai-je, que lors que vous aués trois, ou quatre personnes au tour de vous, empeschées l'vne apres votre teste, les autres apres votre habit, il vous souvienne, que le sujet de tout leur emploi est vne terre, qui retournera bien tost en terre ; & que vous pensiés là dessus, si c'est sagesse de parer & de polir avec vne si laborieuse & si exacte curiosité, ce qui l'vn de ces iours seruira de pasture aux vers. Car c'est encore ici ce qui aggrave le plus nostre imprudence, que nous ne iouyssons, que fort peu de temps, de cette terre que nous cultivons avec tant de soin, & à l'embellissement de laquelle nous perdons tout ce que nous avons. Si nous étions asseurés de la posseder plusieurs années, cette affeterie & cette curiosité nous seroit aucunemẽt pardonnable. Mais voiés vous pas ô hõme, la mort devant vous, qui vous attend, & vous ôtera asseurément la iouyssance de votre terre. Vous ne la

tenés, qu'à ferme ; Vous n'en eſtes pas le proprietaire ; & le bail en expirera bien toſt. La nature n'en continuë la jouyſſance aux hommes, que iuſques à ſeptante, ou quatre vint ans pour le plus. Mais encore le comble de votre folie eſt en ce que vous ne conſiderés pas, que ce bail n'a point de terme prefix. Il eſt a la volonté de celui qui vous l'a paſſé ; Vous ne ſçavés quand il finira, & n'y a pas vn point en toute la durée de votre vie, où il ne ſe puiſſe rompre. Ceſt eſprit, qui vous fait viure, ſortira peut eſtre à l'heure, que vous y penſiés le moins. Tandis que vous ſongés à l'avenir, que vous vous propoſés de baſtir des greniers, & des palais, & de iouyr de vos biens ; Tandis que vous beniſſés votre ame, & lui dites dans le ſecret de votre cœur. Ame, tu as beaucoup de biens aſſemblés pour beaucoup d'années ; repoſe toi, mange & boi, & fai grande chere ; Tandis que vous la flates de la ſorte, vous ne voiés pas ô povre inſenſé, le miniſtre de la juſtice divine, qui en cette meſme nuit vous redemãdera votre ame ; vous l'éleverà de force, & alors s'en iront à neant

les plus clairs de vos desseins. O vanité ! ô aveuglement nonpareil des povres hommes ! Ils n'ont que trois, ou quatre iours à demeurer en cette maison de terre ; ils ne sçavẽt à quelle heure, ni à quelle minute de ce court espace ils auront à déloger, n'y en ayãt aucune, où l'esprit qui les fait viure, ne les puisse abandõner ; & neãtmoins nõ seulemẽt ils bâtissent (cõme disoit autresfois vn filosofe) mais encore ils parlent, ils pensent, ils deliberent tout de mesme, que s'ils étoient immortels. Chrestien, qui avés été nourri en l'école de la verité, pensés serieusement à la leçõ, que vous donne auiourd'huy le Seigneur par la bouche de son Prosete, *L'esprit sort, & l'homme retourne en sa terre ; & en ce iour là perissent ses plus clairs dessein.* Vous ne sçavés à quelle heure vous quittera cét esprit, qui sort non quand nous voulons, mais quand Dieu l'appelle. Attendés cette vocation par tout, puis que par tout elle vous peut surprendre. Composés non les ans, les mois, & les semaines seulement, mais les iours & les heures mesmes de vôtre vie, comme si Dieu vous en devoit retirer à chaque mo-

ment. Vous ſerés lors veritablement heureux, quand vous aurés ainſi fait votre comte; quand vos reins trouſſés & votre lampe allumée vous attandrés la trompete du Fils de Dieu, la teſte leuée en haut, ſans plus rien pretendre ici bas; quand vous vous ſerés mis en tel état, que la mort venant elle ne vous faſſe perir aucun deſſein, vôtre eſprit emportant avec lui toutes ſes penſées ſans en laiſſer aucune en la terre. Et c'eſt ici le dernier point, qu'il vous faut apprendre de ces paroles du Profete. Puis que nous voiõs, que la vie d'ici bas, & le fonds, qui la ſoûtient, cet eſtre terrien, dont nous ioüyſſons, eſt mortel, & periſſable, Mes Freres baſtiſſons ailleurs. Tournons ailleurs nos deſſeins. Remüons des penſées, que le ſepulcre ne puiſſe engloutir; Faiſons des parties, que la mort ne puiſſe rompre. Ayons des deſſeins, capables de ſubſiſter lors meſmes, que notre eſprit ſera ſorti de ce corps. IESVS-CHRIST, le Pere d'éternité, nous en a donné vn fonds ferme, & aſſeuré dans ſon Evangile; & a deſia formé en nous par ſon eſprit les commencemens d'vne nouuelle

nature immortelle ; d'vn homme, qui n'étant point fait de poudre, ne se dissoudra iamais en poudre ; qui creé par l'Esprit eternel subsistera aussi eternellement. Chers Freres, c'est cette nature là, dont il faut auoir soin ; c'est la terre, qu'il faut cultiuer ; le corps, qu'il faut polir, & fassonner ; y emploier sans regret toutes nos heures, & tous nos momens. C'est l'homme, qu'il faut vestir auec soin, qu'il faut orner de pierreries ; mais de pierreries celestes, proportionnées à sa dignité & à son excellence ; de perles Evangeliques, la chasteté, l'honesteté, la foi, la charité, l'esperance, le zele, la patience, la douceur, & l'humilité. Si ce sont là vos desseins, & vos occupations, Fideles, viués en repos. Vienne la mórt, quand elle voudra. Au lieu qu'elle aneantit les desseins des autres, elle acheuera & accomplira les vostres, vous vnissant parfaitement à vôtre Christ ; qui est le plus clair & le plus cher de nos desseins. Dieu par sa bonté nous face la grace d'en venir à bout, suppleant à nos defauts, de l'abondance, & de la plenitude de son Fils, afin que comme nous sommes

nais de lui par l'éfficace de ſon Eſprit, nous viuions eternellement en lui, & avec luy. Amen.